

JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL-MAI-JUIN 1840.

MÉMOIRE

Sur le lac de Van et ses environs ¹, par M. Fr. Éd. SCHULZ.
(Envoyé à Paris le 8 juin 1828.)

D'après les annales de l'ancienne monarchie assyrienne, Sémiramis, à son retour d'une expédition dans le nord contre Arah, roi d'Arménie, traversa les hautes plaines de ce pays pour regagner Ninive. « Ayant vu la pureté de son air, la clarté de ses fontaines, la plénitude de ses ruisseaux : Construisons,

¹ La gravure des inscriptions cunéiformes découvertes par feu M. Schulz étant terminée, le conseil de la Société asiatique a bien voulu permettre à la commission du Journal de les y insérer préalablement, sauf à les reproduire dans la publication entière des papiers relatifs au voyage de M. Schulz. Les découvertes de MM. Burnouf, Lassen et Rawlinson ont trop attiré l'attention du public sur tous les monuments de cette espèce pour que la commission du Journal ait pu hésiter un seul instant à profiter de l'occasion de livrer aux savants ces nouveaux matériaux pour l'histoire ancienne de l'Orient. J. M.

« s'écria-t-elle, dans une contrée dont l'air est si bon,
« dont l'eau est si pure, une ville pour passer l'été
« dans l'Arménie, et les autres saisons à Ninive. »

Lorsqu'elle eut parcouru bien des lieux, elle s'arrêta sur la rive orientale du lac salé (de Van), pour y faire construire une superbe ville, avec un château admirable, s'élevant, non loin du lac, sur une longue colline, dans la direction de l'est à l'ouest.

Ce récit de l'historien asiatique ressemble singulièrement à ce que nous raconte Diodore de Sicile (liv. II, chap. XII). Or Diodore, en écrivant son histoire, avait sous les yeux les *Assyriaca* de Ctésias, composées, comme tout le monde le sait, d'après les annales persanes et assyriennes. Ses rapports remontent donc en partie à la même source principale où avait puisé Maribas, auteur qui, malheureusement, n'est pas encore retrouvé, et dont l'ouvrage avait été mis à profit par Moïse de Khorène que je viens de citer. Les auteurs arméniens modernes nous apprennent que, dans les environs de Van, nommé par eux la ville de Sémiramis (*Schamiram-gher*), il existe beaucoup de monuments antiques, portant des inscriptions inintelligibles aux habitants du pays.

J'ai toujours vu à regret que, malgré toutes ces indications, aucun voyageur n'ait encore voulu braver les inconvénients inséparables d'une excursion dans le Curdistan, pour vérifier des faits aussi graves et aussi intéressants; et je suis parti d'Erzeroum à la fin de juin 1827, avec la ferme résolution de tenter

tout ce qui pourrait contribuer à répandre quelques lumières sur une question qui me paraissait être d'une grande importance historique.

Après avoir cherché en vain des traces de monuments d'une haute antiquité dans les villes curdes de Ghunus, de Mouch, de Bitlis et dans leurs environs, je me suis dirigé de cette dernière ville, par la plaine de Souwar et le long du Nemrod, sur ce lac mystérieux, qui, célèbre déjà dans la plus haute antiquité, est en Europe presque aussi peu connu encore aujourd'hui, qu'il l'était du temps des Grecs et des Romains; chose étrange si l'on considère que, malgré toute la barbarie des hordes qui font de ses bords le théâtre de leurs guerres éternelles, les dangers d'un voyage dans le Curdistan sont inférieurs à ceux que présentent tant d'autres pays, déjà bien souvent exploités, quoique, outre les habitants, il faille y combattre tous les inconvénients d'un climat meurtrier. Si j'ai pu prendre, pendant la visite des rives du lac de Van, bien des renseignements sur la géographie physique et politique du pays, je ne parlerai ici de cette excursion que sous le point de vue principal dans lequel elle a été entreprise. Mon but était de suivre la recherche des anciens monuments qui pouvaient se trouver sur les bords de ce lac et dans ses environs, et de relever soigneusement toutes leurs inscriptions. Sans parler de T, L, C, O, D, L¹, où

¹ Ces lettres se rapportent à la carte de M. Schulz, que la Société a fait lithographier, mais qui ne peut paraître qu'avec le Voyage. J. M.

je n'en ai trouvé aucun, je me transporterai de suite sur les lieux qui offrent des monuments avec des inscriptions cunéiformes. La carte des environs de Van a été dressée d'après le plan que j'en avais relevé sur les lieux, et d'après des notes prises pendant mes excursions. Je l'ajoute à ce mémoire comme représentant le district de la côte orientale du lac où j'ai découvert le plus d'inscriptions, et sur lequel je dois revenir le plus souvent dans la suite de mes observations.

I.

INSCRIPTIONS TROUVÉES DANS LA VILLE DE VAN.

La ville de Van, résidence d'un des cinq pachas à deux queues qui relèvent immédiatement du seraskier-pacha d'Erzeroum, se compose aujourd'hui de dix à douze mille maisons turques, curdes et arméniennes; elle s'élève à la distance de trois quarts de lieue du lac, dans une grande plaine, bornée à l'ouest par ce même lac, et entourée à l'est, au sud et au nord, de plusieurs séries de montagnes et de collines calcaires, arides et absolument nues. La triste monotonie de ces stériles collines, et celle des maisons de la ville, sans aucune exception, mal construites en terre et sans goût, se trouve agréablement variée par la fraîche verdure d'une grande quantité d'arbres fruitiers et de hauts peupliers, qui, arrosés par une multitude de petits ruisseaux,

doiment à la plus grande partie de Van l'aspect d'un vaste verger.

Les habitants appellent cette partie non fortifiée de leur ville, *les jardins (Baghlar)*, la distinguant par cette dénomination de la ville proprement dite (*Van schehri*), qui est enceinte, de trois côtés, d'un double rang de murs crénelés, flanqués de distance en distance par des tours, et entourée d'un fossé sans eau, mais large et profond, tandis que son côté nord s'appuie sur un énorme rocher de la même masse calcaire, extrêmement dure et compacte, qui entre dans la composition de toutes les collines et des montagnes qui environnent le lac, des îles qui en sortent, et de son lit qui est profond comme la mer. Toutes les maisons de cette ville révèlent, par leurs formes comme par leurs matériaux, qu'elle ne saurait être la création ni d'un grand siècle, ni des temps antiques. Aussi, à l'exception de plusieurs églises arméniennes et de quelques mosquées, n'y existe-t-il absolument aucun édifice qui remonte seulement à deux ou trois cents ans. En satisfaisant aux premiers besoins d'une seule génération, elles auraient rempli largement le but de leurs constructeurs. Si donc cette ville qui, chez les Arméniens, outre le nom de Van et d'Ani (*Van Kayhak, Ani Kayhak*), porte encore celui de la ville de Sémiramis, contient encore des ouvrages d'une haute antiquité, ils doivent se trouver sur le rocher extraordinaire qui, isolé dans la plaine, et d'une circonférence de plus d'une demi-lieue, sert d'appui,

comme je viens de le dire, à une grande partie de la ville proprement dite, et remplace les murs dont elle est entourée des autres côtés. Cet énorme rocher frappe la vue de très-loin. Il se fait remarquer à une distance de plus de dix-huit lieues, tandis que la bande verte des jardins n'est aperçue que de trois à quatre. Dominant toute la belle plaine où est située la ville de Van, et jouissant de la vue magnifique d'une grande partie du lac dont l'azur contraste fort agréablement avec la neige éternelle du *Sepiat* (montagne à environ seize lieues vers le nord-ouest de Van), ce rocher semble être fait pour servir d'emplacement à des palais de luxe ou à des fortifications inaccessibles à l'ennemi. Encore aujourd'hui, entre les mains d'une nation des plus barbares de l'Asie, ce rocher jouit de la plus grande célébrité, et tout le Kurdistan vous parlera du *Ghourâb* (comme on l'appelle), ou du château de Van, de ses rochers inaccessibles, de ses cavernes, de ses trésors et de ses talismans; mais personne dans tout le Kurdistan ne saurait vous en donner la moindre notion satisfaisante. On croit avoir répondu à toutes les questions que vous pourriez faire à ce sujet, en vous vantant sans cesse les rochers escarpés de ce château, les endroits mystérieux qu'il renferme et les richesses qui s'y trouvent cachées.

Les gouverneurs de Van, dans le misérable état où se trouvent les ressources militaires de l'empire ottoman, bien aises de se ménager une retraite sûre

en cas de danger, ont toujours eu la politique de ne laisser approcher qui que ce soit de ce château; les personnes mêmes qui y sont de service ne peuvent y entrer sans un billet signé du pacha, et muni de son cachet. C'est ainsi que les habitants, ayant tous les jours sous les yeux ce colosse de rocher, sans jamais avoir pu y mettre les pieds, ne doutent point que les pièces d'artillerie qu'ils voient d'en bas, dans les endroits les moins difficiles, ne soient toutes prêtes à les écraser, ainsi que leur ville, à la moindre désobéissance contre les ordres de leur gouvernement. J'ai fait tout mon possible pour pouvoir examiner ce rocher dans le plus grand détail; ce n'est qu'aux lettres les plus fortes de recommandation du seraskier-pacha d'Erzeroum, pour Isaac, pacha de Van, et pour Timour bey, son fils adoptif, homme de grand talent et chargé de la gestion des affaires les plus importantes du Kurdistan, ce n'est, dis-je, qu'à ces recommandations que je dois d'avoir réussi dans une entreprise qui, dans l'état où se trouvait alors la politique du Kurdistan vis-à-vis de la cour de Perse et du divan de Constantinople, aurait pu échouer complètement. Je fus reçu à Van de la manière la plus brillante, et avec cette cordialité franche et cette politesse délicate que les Européens admirent chez les Turcs, d'autant plus qu'ils ont ordinairement beaucoup de peine à se défaire des fausses idées que l'ignorance et les passions entretiennent dans leur pays contre cette nation.

La confiance et l'intime amitié qui s'établirent,

pendant mon séjour à Van, entre moi et le pacha de cette ville, m'ont permis de faire dans cette même ville et dans ses environs les recherches les plus scrupuleuses, que, dans toute autre circonstance, j'ose le dire, il aurait été bien difficile de vouloir seulement essayer. Je me borne ici à en exposer tout simplement les résultats. Je ne réclamerai, pour la sécheresse de ma relation, pas même de l'indulgence, car je sais trop que l'importance de l'objet justifiera une exactitude qui, sous d'autres rapports, pourrait sembler minutieuse.

A.

Le Ghourâb, ou le château de Van.

Nous avons déjà fait remarquer que ce que l'on appelle aujourd'hui le château de Van (*Van Kalasi* ou *Kaliek Van*), n'est qu'un énorme rocher, vif, d'une masse calcaire extrêmement dure, très-escarpé et taillé à pic du côté sud, un peu en talus des côtés nord et nord-ouest, rocher couronné de plusieurs rangs de murs, et de diverses fortifications turques modernes : il s'étend dans la direction à peu près de l'est à l'ouest. J'en ai relevé les deux côtés que l'on voit en face, celui du sud d'un pavillon de l'ancien Seraï de Timour-pacha, celui du nord de la plaine d'Arwanz.

Voir les dessins I et II, et les n^{os} I à XVI des inscriptions.

Ces dessins ont été lithographiés, mais leur forme ne permet pas de les faire peindre avec le Journal, ils ne pourront être publiés qu'avec le Voyage. J. M.

Dans son état actuel, le château n'a qu'une seule entrée; elle est du côté d'ouest, près de la troisième porte de la ville nommée *Iskele-Kapoussi*, ou porte de l'échelle, parce qu'elle conduit à une des échelles du lac près d'un village portant chez les Arméniens le nom d'*Arwanz*, chez les musulmans celui de village à l'échelle, ou *Iskele-Koi*.

De ce côté, le rocher ne s'élève que peu sensiblement; c'est pourquoi divers pachas ont tâché d'opposer ici aux attaques ennemies des fortifications que, dans plusieurs autres endroits, la nature rendait fort inutiles. Ils l'ont couronné, tout le long de ce côté, de plusieurs rangs de murs, flanqués, de distance en distance, de bastions et de tours. La plupart de ces fortifications se trouvent, comme celles de presque toutes les villes et de tous les châteaux de la Turquie d'Asie, dans un état de délabrement et de ruine qui fait pitié, et les pièces d'artillerie curde, dont on voit l'élite ici et chez le pacha de Mouch, ne sont absolument bonnes que pour annoncer la fête du Baïram, et pour inspirer de la frayeur à des nomades aussi barbares que le sont les habitants du Kurdistan.

Inscription prise sur une pierre des ruines de l'église de Saint-Jean. (Inscr. n° I.)

Pour nous occuper en détail du rocher du château, nous nous dirigeons d'abord vers le côté sud-ouest, que l'on nomme généralement à Van le *Khor-*

khor. Nous y montons par le seul chemin qui conduit à l'intérieur du château, et qui se trouve, comme nous l'avons remarqué, près de la porte de l'échelle. Des restes d'anciens escaliers, taillés dans le roc, que l'on rencontre çà et là en grimpant le rocher de ce côté, semblent prouver qu'il y avait ici, déjà dans l'antiquité, une entrée principale. Un assez large emplacement, à peu près rond et visiblement travaillé avec beaucoup de peine dans le roc, que l'on a à sa droite en montant, pourrait bien avoir eu quelque rapport avec cette entrée; mais la barbarie de Timour¹ et les changements opérés par ses successeurs sur ce rocher l'ont tellement ruiné, qu'il me paraît, dans son état actuel, tout à fait impossible de deviner seulement quelle en a été la destination. La même barbarie et la même politique semblent avoir détruit plusieurs degrés dont les restes paraissent un peu plus haut sur le rocher, d'une forme presque amphithéâtrale, bordés des deux côtés d'une espèce de rampe taillée dans le roc. D'après l'iso-

¹ La tradition du pays et les historiens orientaux sont parfaitement d'accord sur les efforts faits par Timour pour détruire le château de Van, qui lui avait opposé une résistance des plus opiniâtres. Selon Chérif-eddin, on n'avait pas employé moins de dix mille hommes pour en achever la destruction; mais, la solidité de ces superbes restes de la plus haute antiquité ayant lassé la patience de l'officier chargé par le conquérant de les détruire, il dut se contenter d'abattre plusieurs murs et quelques constructions modernes. Des habitants curdes et arméniens de Van, se souciant également peu de quelque apochronisme, m'ont montré quelquefois un long canon de gros calibre dont la culasse avait été emportée, selon eux, par un coup de sabre de Timour.

lement des degrés dont on rencontre çà et là plusieurs groupes, on dirait qu'on les eût pratiqués pour servir de bancs, d'où l'on jouissait de la superbe vue d'une partie du lac et de la plaine. Tout à fait au pied du rocher, à gauche du chemin qui conduit en haut et hors des fortifications, on remarque les fondements d'un édifice antique que les habitants du pays font remonter aux temps les plus reculés : ce sont trois ou quatre couches de grosses pierres carrées, de quatre à cinq pieds de long sur trois à quatre pieds de large, posées l'une sur l'autre sans aucun ciment, mais non plus entrelacées, soutenues seulement par leur grand poids. Ces fondements sont couverts d'une misérable bâtisse en terre qui a autrefois formé l'église de Saint-Jean, et qui contraste singulièrement avec la base solide sur laquelle on l'a construite. Une inscription en caractères cunéiformes, que j'ai trouvée sur une d'elles, prouve la haute antiquité de ces pierres. L'édifice est entouré d'un petit marais produit par l'eau d'une fontaine qui sort immédiatement de dessous les fondements et de dessous la pierre qui contient l'inscription.

Or la pierre qui porte l'inscription a souffert, et ses caractères sont bien moins conservés que ne le sont la plupart de ceux que j'ai trouvés à Van. Cependant j'ai tâché de relever l'inscription le plus exactement possible : elle se compose de huit lignes. Sa mauvaise conservation la rend très-difficile à lire ; la forme de son écriture diffère un peu de celle des

autres inscriptions. On y remarque des caractères qui ne se trouvent dans aucune autre, comme le W . Pour ne pas induire en erreur ceux qui s'occuperont d'en déchiffrer le texte, je fais observer que, dans la copie que j'en ai prise, j'avais ajouté dans les lignes six et sept un signe dont j'ai oublié la destination; cependant je crois l'avoir mis pour indiquer qu'en copiant ces lignes, je les ai déplacées, et qu'à partir de W de la sixième ligne jusqu'à la fin de cette ligne, il faut y placer la septième à partir de W jusqu'à W . On pourrait douter s'il ne manque rien au commencement des premières lignes, car l'inscription ne remplit pas toute la pierre; mais il est probable qu'elle n'était composée réellement que de huit lignes, car elle se trouve au milieu de la pierre, de manière à laisser libre un espace égal en haut et en bas. La lecture de cette inscription jettera probablement plus de lumières sur la destruction des fondements de l'édifice dont la pierre où elle se trouve fait partie, que toutes les hypothèses qu'une imagination vive et fertile pourrait former sur quelques couches de pierres, qu'on serait contraint de fixer d'abord à leur place actuelle, par une nouvelle hypothèse aussi hardie, en supposant qu'elles n'auraient point été, dans les temps postérieurs, empruntées à quelque ancien édifice assyrien.

Le Khorkhor avec ses monuments. — Zendan-Kapoussi.
(Inscr. II-VIII.)

Après avoir suivi pendant quelque temps les traces de l'ancien escalier dont j'ai parlé plus haut, on se tourne à droite en grimpant contre des rocs, sans aucun chemin; on en sort en haut par une fente qui aboutit au côté extérieur du rocher, immédiatement au-dessus du jardin et du kiosque du pacha.

Ici un escalier de vingt marches, tellement détruites qu'en plusieurs endroits il n'en reste plus que six pouces de large, conduit d'ici en pente devant une petite grotte et le long d'une masse de rocs taillés à pic, bien polis et couverts d'inscriptions, à la grande porte d'entrée des cinq chambres du Khorkhor (*Khorkhor mugaralari*).

La petite grotte, au commencement de l'escalier (taillée dans le roc comme tous les monuments dont nous allons nous occuper), est carrée et a trois pieds de largeur sur quatre et demi de longueur et autant de hauteur. A gauche de son entrée il y a un petit banc, d'où l'on jouit d'un superbe coup d'œil sur la ville et la plaine où coule le petit ruisseau de Sémiramis (*Schamiram-sou*), sur le lac majestueux, avec les vergers d'Artamit, et sur les montagnes arides et pointues de Vartan, qui bornent à l'ouest ce beau panorama. A droite de cette grotte, et au-dessus de l'escalier, l'on voit sur le même plan les trois inscriptions (n^o II, III, IV), séparées l'une de l'autre par de simples lignes verticales. La première de ces

inscriptions se compose de quarante-trois lignes, la seconde de cinquante-sept, la troisième de soixante et onze : elles ont, la première cinq pieds, la seconde cinq pieds quatre pouces ; la troisième neuf pieds dix pouces de haut ; chacune a cinq pieds neuf pouces de large. Des lignes horizontalement tracées séparent dans chacune d'elles les lignes l'une de l'autre. Ceci est l'usage constant dans toutes les inscriptions cunéiformes que j'ai relevées, ainsi que, si je ne me trompe, dans toutes celles de la Perse. Leurs caractères, taillés dans le roc à une profondeur d'environ trois lignes, sont d'un travail fini et d'une régularité que l'on défierait nos meilleurs artistes de surpasser. Malheureusement ces inscriptions ont été en plusieurs endroits endommagées par des boulets de canon qui les ont frappées pendant différents sièges que le château a eu à soutenir. J'en donne, sous les n^{os} II, III, IV, une copie, je crois on ne peut plus exacte, que j'ai collationnée deux fois avec l'original : seulement je remarque que la contrainte du lieu où j'étais, sur des marches de moins d'un pied de largeur et au-dessus d'un abîme de plusieurs centaines de pieds, m'a empêché de reconnaître avec la même précision les premières lignes de la quatrième inscription, que j'avais presque perpendiculairement au-dessus et devant moi.

Tournant un angle au bout de l'escalier dont les derniers degrés sont presque entièrement détruits, on se trouve devant la porte d'entrée des chambres du Khorkhor. A gauche et au-dessus de cette porte,

le roc est uni et couvert d'inscriptions; à droite, on lui a conservé sa forme naturelle, à l'exception d'une masse saillante tout à fait inaccessible aujourd'hui, où l'on voit une tablette de vingt lignes parfaitement conservée (n° VIII). Les inscriptions à gauche sont au nombre de deux; elles couvrent chacune un côté du roc de dix pieds et demi de haut; celle de l'angle, n° V, a trois pieds quatre pouces de large; l'autre, n° VI, est d'une largeur de trois pieds huit pouces; elle touche immédiatement la première, et se trouve sur le même plan avec la porte. Chacune de ces deux inscriptions se compose de quatre-vingt-une lignes, malheureusement gâtées en plusieurs endroits; les caractères en sont exécutés dans la même perfection que nous avons admirée dans les trois colonnes au-dessus de l'escalier. Dans le n° V on remarque que les lignes, à partir de la quinzième jusqu'à la trente-deuxième, sont moins larges que celles du haut et du bas, ce qui forme (voy. le dessin n° III) un espace vide et parfaitement lisse qui, comme il est facile à reconnaître encore aujourd'hui, n'a jamais été occupé par aucune sculpture. Au-dessus de cette inscription il y a un second espace vide et poli d'environ un pied de hauteur. La partie supérieure de l'inscription que l'on voit au-dessus de la porte (n° VII) a beaucoup souffert de l'injure du temps; il n'en reste plus que vingt lignes, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui sont presque détruites. Ayant passé par la porte du Khordhor, qui a trois pieds de large sur cinq pieds

et demi de long et six pieds de haut, outre un encadrement d'environ deux pieds de large, on se trouve dans un grand appartement carré, de trente-deux pieds de long, sur dix-neuf de large et de dix et demi de haut.

Tous les murs du roc y sont unis et polis avec le même art qui a présidé à l'exécution des inscriptions; leur poli prouve qu'il n'y a eu nulle part ni des ornements ni des inscriptions, que l'on paraît avoir tous réservés pour l'extérieur. Dans les murs de cet appartement, on a pratiqué dans le roc, à une profondeur d'un pied et demi, dix niches carrées, hautes chacune de trois pieds sur deux de large; elles sont à trois pieds et demi de terre, et ont chacune un encadrement de trois pouces de large.

En entrant par la grande porte, on a en face deux de ces niches entre les portes A et B, deux à droite à côté de la porte C, deux dans le mur opposé à côté de la porte D, et quatre du côté de la grande porte même, deux à gauche et autant à droite. Entre chaque couple de niches (distances l'une de l'autre d'environ deux pieds), il y a, taillé dans le roc, à peu de profondeur, une espèce de carré de la forme ci-jointe , qui a de chaque côté un pied de large, et un petit trou rond, au milieu, d'environ six pouces de profondeur.

À côté de la porte A, qui se trouve presque en face de l'entrée, on voit deux carrés par terre, taillés dans le roc à quelques lignes de profondeur.

Celui qui est à droite de la porte touche immédiatement le mur, et a environ huit pieds de long sur six de large; il est loin d'être parallèle avec un second plus petit, parfaitement carré (de chaque côté de trois pieds cinq pouces), qui se trouve à gauche de la porte, et à cinq pieds de distance du mur. A gauche et au-dessus de la porte A, on voit six marches qui, visiblement, ont été destinées pour y placer quelque chose, non pas pour monter.

Quatre portes (A, B, C, D), chacune de six pieds de haut sur trois de large et autant de profondeur, ayant chacune un seuil d'un pied de haut, conduisent du grand appartement dont nous venons de parler, dans autant de petites chambres, toutes taillées dans le roc, toutes de la même forme, de la même grandeur et de la même distribution; elles sont carrées et ont chacune huit pieds huit pouces de haut sur dix pieds de long et neuf de large. En entrant par leurs portes respectives, on se trouve, comme dans le grand appartement, en face de deux niches carrées, distantes l'une de l'autre de deux pieds, et dont chacune a trois pieds deux pouces de haut, sur deux pieds quatre pouces de large et un pied trois pouces de profondeur. On en voit deux autres, absolument de même dimension: l'une au milieu du mur à gauche, l'autre tout à fait en face, dans celui de la droite; elles ont aussi, comme les niches du grand appartement, un carré taillé dans le roc entre elles.

Ces quatre petites chambres, à présent totale-

ment vides, n'ont aucunement souffert des efforts des barbares qui, comme nous l'avons dit plus haut, ont sévi contre les monuments du château. Leurs murs, leur sol et leur plancher, comme ceux du grand appartement, font, dans toute leur simplicité, admirer la persévérance et l'art de ceux qui ont eu la hardiesse de transformer un roc dur en appartements faits pour l'éternité.

Les quatre petites chambres sont, à deux exceptions près, absolument égales. Dans celle qui est presque en face de la grande porte d'entrée, il y a plusieurs marches pratiquées dans le roc, et semblables à celles que nous avons remarquées dans le grand appartement, du côté gauche de la porte A. Dans la chambre à gauche du grand appartement B, j'ai trouvé dans le coin du mur une ouverture qui est assez grande pour qu'un homme puisse y descendre, et qui ressemble, au premier aspect, à un puits. M'ayant fait attacher une corde autour du corps, j'y suis descendu : à peu de profondeur j'étais au fond, où je remarquai un trou fort étroit conduisant en bas. Le résonnement du sol me fit supposer que, sous cet endroit, il y avait un creux très-profond; la lampe dont je me servais pendant cette visite s'étant éteinte dans le trou à plusieurs reprises, si je ne me trompe, à cause d'un courant d'air qui venait d'en bas, je n'ai pu rien y distinguer en tâtonnant. Le pacha, à qui je parlais de cette ouverture, me rendit assez vraisemblable qu'elle a communiqué avec une source d'eau

qui sort du pied du rocher, au même endroit où est son jardin et son kiosque d'été. Et réellement, après avoir vu cette source, j'ai reconnu qu'elle se trouve presque immédiatement au-dessous des grottes du Khorkhor. A peu de distance, dans le même jardin du pacha, j'ai trouvé dans les broussailles au pied du rocher plusieurs marches d'un ancien escalier taillé dans le roc, qui pourrait avoir conduit aux appartements d'en haut; du moins il m'a paru assez probable qu'immédiatement devant la grande porte du Khorkhor, il descendit autrefois des marches, à la vérité tellement détruites aujourd'hui avec toute la masse du roc où elles se trouvaient, qu'on aurait de la peine même à en reconnaître les traces si l'on n'en voyait pas quelques-unes plus bas, environ au milieu du rocher.

A droite du rocher qui contient l'inscription n° VIII, et à une quarantaine de pas au-dessous d'une des tours des fortifications turques qui occupent le sommet du Khorkhor, on voit taillées dans le roc plusieurs marches isolées de tous côtés. A leur droite et plus bas il y a un grand trou sans aucune communication ni avec le haut, ni avec le bas. Un des pachas précédents l'ayant fait visiter par un soldat attaché à une corde, celui-ci y trouva une grotte artificielle, mais absolument vide et sans aucun talisman; ce qui signifie : sans aucune inscription.

Tout le côté sud du Ghourâb, à partir d'ici, ne présente aucune trace d'antiquité : la masse du roc est extrêmement escarpée et difficile par sa nature

et par les efforts que l'on a faits pour le rendre inaccessible partout où il y aurait eu quelque possibilité d'escalade. Plusieurs pachas, dans leur trop grande méfiance, ne se sont pas contentés de tout cela; ils ont fait construire, dans deux endroits un peu saillants du rocher, des fortifications dont l'accès même est tellement difficile, qu'on les a abandonnées depuis longtemps, et que probablement elles seront bientôt tombées en ruines, si le pacha actuel de Van ne les comprend pas dans le grand nombre de réparations qu'il fait exécuter sur le rocher.

Il existait autrefois, de ce côté-ci, un très-large escalier près d'un groupe de rochers saillants de la masse principale, tout à fait pointus et s'élevant les uns au-dessus des autres presque en forme de pyramide. Peu satisfait d'avoir entièrement détruit cet escalier, et défendu par des fortifications un passage qui n'était plus accessible, on a construit encore une maison sur l'ancien emplacement de l'escalier, au-dessus du groupe des rochers de forme pyramidale; sur le chemin détruit il y a une petite caserne qui, sous plusieurs pachas, servait de prison, et qui, pour cette raison, porte aujourd'hui le nom de *Zendan-Kapoussi*, ou porte de prison. Un vieux serviteur du pacha, qui l'a vue quand elle était encore accessible, m'a assuré qu'elle est assez petite, sans chambres, sans ornements et sans inscriptions. A partir de ce *Zendan-Kapoussi*, le rocher atteint sa plus grande hauteur. Son côté méridional, qu'il présente à la ville, est en grande partie taillé à pic.

presque sans pente, et nulle part accessible. On n'a qu'à le voir de ce côté-ci pour comprendre la confiance qu'il a pu inspirer aux gouverneurs du château qui, en plusieurs endroits, y ont négligé de couvrir son sommet de murs et de bastions; cependant c'est ce sommet que l'on regarde comme le point le plus essentiel de tout le Ghourâb, parce qu'il contient ce qu'on appelle l'*Itch-Kalah*, ou le château intérieur, dont nous aurons bientôt occasion de parler en détail.

La table trilingue de Xerxès, fils de Darius. (Inscr. IX-XI.)

Là où l'on admire d'en bas l'énorme hauteur de ce rocher, où il est le plus escarpé et avec le plus de soin taillé à pic, on voit, à peu près à soixante pieds au-dessus du niveau de la plaine, une grande table carrée taillée dans le roc, divisée par des lignes perpendiculaires en trois colonnes, dont la première est presque aussi large que les deux autres ensemble. Les caractères cunéiformes dont elle est couverte sont de la plus grande beauté; à quelques légers dégâts près, dans la seconde et dans la troisième colonne, ils ne pourraient être mieux conservés si on les avait exécutés hier. Ces trois colonnes se composent chacune de vingt-sept lignes. Cette inscription est celle du Khorkhor n° VIII, laquelle je n'ai pu approcher; je l'ai copiée, à l'aide d'une très-bonne longue-vue, de la maison la plus près d'elle, du kiosque d'un mollah. Vu son excellente conserva-

tion et la netteté de ses caractères; il n'y aurait pas eu, dans ce mode de copier, le moindre inconvénient, si la terre qui s'est accumulée au pied de la table n'avait pas couvert les dernières lignes des deux premières colonnes, tandis que la troisième était visible en entier.

Malheureusement des causes majeures ont dû empêcher le pacha de faire nettoyer cet endroit, comme il me l'avait promis, par un homme que l'on s'était proposé de descendre d'en haut, à l'aide d'une grande corde. La lacune causée par cette circonstance n'en sera une que sous le rapport philologique, et non pas une perte pour l'histoire; car la troisième colonne nous fixera toujours sur le sens de ce qui manque dans les deux premières. Rien de si facile que de voir au premier abord qu'une inscription en trois langues, dont l'une est zende, ne saurait dater du temps de Sémiramis. Du moins une seule ligne persane, mise par ordre de la reine de Babilonie, renverserait par elle seule toutes nos idées reçues sur les anciens idiomes de l'Asie; voilà pourquoi, j'ose le remarquer en passant, il m'a toujours paru frivole de supposer dans les tables trilingues de Hamadan des monuments exécutés par ordre de cette reine.

J'ai vu pleinement justifier cette opinion, par les copies qu'en a prises à Hamadan M. Stuart¹, voya-

¹ Les inscriptions auxquelles il est fait allusion ici se trouvaient parmi les papiers de M. Schulz; elles ont été comprises dans les planches que nous publions avec ce mémoire. J. M.

geur anglais, et qui m'ont convaincu de suite qu'il n'y a rien de Sémiramis, que tout y appartient, au contraire, à l'ancienne monarchie persane; et c'est à cette même monarchie que nous devons attribuer la belle inscription de Van dont je viens de parler, et qui nous présente en sept endroits différents le nom de Xerxès, fils de Darius, avec plus d'épithètes encore qu'il n'y en a sur les monuments trouvés en Perse.

Le château intérieur (*Itch Kalah*).

Pour arriver au plus haut point du rocher que l'on appelle, avec ses édifices, l'*Itch Kalah*, ou le château intérieur, nous suivons le seul chemin tracé qui subsiste encore, et qui, comme nous l'avons dit, se trouve du côté d'ouest. Laissant à notre droite le Khorkhor avec ses grottes, nous montons dans une direction à peu près nord-est, entre un double rang de murailles élevées par les Turcs pour défendre ce côté-ci contre des attaques ennemies. Ces murs sont construits en grande partie en terre. Aussi modernes que tous les édifices du rocher, ils ne méritent pas que nous y fassions la moindre attention. Après les avoir suivis pendant quelque temps, on se trouve devant une grande porte de bois, solide, parsemée de gros clous et de barres de fer, qui ferme l'entrée du château, et ne s'ouvre jamais sans un ordre exprès du pacha. Quand on l'a passée, on se voit de nouveau entre des murs, mais d'une

construction plus solide et plus haute que ne le sont ceux du dehors; surtout à droite, ils sont d'une hauteur assez considérable, fort épais et construits en pierres. Dans leur enceinte il y a une quantité de bâtiments, tous modernes, comme des habitations pour les janissaires qui servaient autrefois de gardes du château, une petite mosquée, et un ample magasin de poudre nouvellement construit, après l'explosion terrible qui détruisit, il y a plusieurs années, tous les édifices du rocher, sans exception, avec une grande partie des murs qui le couronnaient; çà et là on voit quelques mauvaises pièces de canon, la plupart crevées, dont le Kurdistan a hérité des expéditions des sultans Mourad et Soliman. Pour les servir, il n'y a plus personne. Les petites cabanes où l'on entassait autrefois quelques centaines de janissaires restent aujourd'hui vides, et dans tout ce château intérieur, que les habitants de Van croient occupé par une forte garnison, il n'y avait, au moment où je l'ai visité, que deux êtres vivants, un vieux janissaire chargé du service de la grande porte, et un ours apprivoisé qui court librement où bon lui semble. Dans l'enceinte des murs on remarque un grand morceau de roc travaillé, qui présente sa face à la ville, et s'appuie immédiatement sur la partie la plus élevée du rocher, sur celle qui, au sommet, porte le grand magasin de poudre, et en bas la table d'inscription trilingue de Xerxès. Ce morceau est taillé à pic, d'une hauteur d'environ soixante pieds.

Presque dans le milieu, il y a une porte qui conduit dans l'intérieur du rocher. Un trou, que l'on voit au-dessus d'elle, semble avoir été destiné à donner de la lumière. L'une et l'autre, la porte et ce trou, ont également souffert; ils ont été gâtés, comme on le voit assez bien, par des forces humaines et à dessein. Leurs grands carrés oblongs, occupant presque toute la largeur du roc, ont eu le même sort. Ils sont tellement maltraités qu'on n'y reconnaît plus aucune trace des ornements ou des inscriptions qui pourraient y avoir existé. De la porte de l'extérieur on passe dans une grande chambre, dont la partie supérieure est taillée en forme de voûte. Cette chambre est haute environ de vingt-cinq pieds sur quarante-cinq de longueur.

Le roc y est moins poli, et, à ce qu'il paraît, travaillé avec moins de soin et de régularité que dans les chambres du Khorkhor. On remarque la même chose dans toutes les autres chambres et grottes dont nous avons encore à parler. Presque en face de l'entrée, une seconde porte (de cinq pieds de haut) nous conduit dans un petit appartement de dix pieds de large sur vingt de long, qui est nommé le *Nest Koïou*, ou le puits de bitume, à cause de son odeur de naphte, qui y est tellement forte; qu'on a de la peine à s'y tenir quelques instants sans changer d'air. Cette petite chambre était presque tout entière, et de haut en bas, occupée par une construction fort solide en briques cuites, incrustées de mortier. La forme de cette maçonnerie était à peu

près celle d'un pieu, appuyant sa base sur le roc, à gauche de l'entrée. Son extrémité la moins large est celle qui se trouvait à la base. On avait pratiqué, à force d'y enfoncer plusieurs briques, un petit trou, assez large cependant pour qu'un homme couché sur le ventre pût s'y introduire. Autrefois le trou aboutissait à une espèce de niche voûtée, mais à peine reconnaissable après les efforts que l'on a faits pour y arriver à travers les briques. Cette niche était remplie d'un naphte noir et glutineux, qui sortait en abondance de plusieurs endroits d'entre les briques, et empestait, comme je l'ai déjà dit, tout cet appartement. Le roc, au-dessus du monument, était en plusieurs endroits noirci par la fumée des lampes.

Le pacha de Van m'avait toujours supposé de profondes connaissances dans la science des talismans ; il s'impatientait d'attendre le moment où je lui livrerais la clef des trésors immenses que les habitants du pays croient cachés dans ce château. Dans les visites que lui-même avait faites, à plusieurs reprises, à la chambre du Nest Koïou, il ne lui avait pas échappé que le monument que l'on y voit n'a été probablement autre chose qu'un tombeau. Il ne me fallait donc que deux mots sur les richesses des anciens rois du pays, sur leurs enterrements et sur leurs tombeaux, pour lui faire tout de suite concevoir l'espoir de devenir, à bien peu de frais, leur héritier. L'ouverture faite dans la partie supérieure du monument, et la petite niche où elle

aboutissait, et qui, en vérité, aurait pu être destinée à recevoir un cercueil, étaient loin de fournir une preuve suffisante que l'on eût retiré de cet endroit tout ce qu'il pouvait renfermer de précieux. Au contraire, la maçonnerie, tout à fait intacte jusqu'à l'ouverture, et le résonnant de la chambre, nous firent supposer quelque cavité secrète échappée à l'attention de ceux qui avaient enrichi ce tombeau.

Les ouvriers que le pacha avait employés pour faire des fouilles n'arrivèrent qu'avec beaucoup de peine et de lenteur : presque tous leurs outils s'étant brisés contre la dureté des briques¹, on imagina, pour aller plus vite, d'y faire des mines ; mais l'explosion et la détonation qui s'en firent entendre dans la ville, donnèrent lieu à toutes sortes de bruits sur cette opération mystérieuse, et c'est ce qui détermina le pacha à faire suspendre cette manière de travailler. Les ouvriers reprirent leurs outils de fer, et à l'époque de mon départ, après y avoir travaillé près d'un mois entier, ils n'avaient pas encore réussi à déblayer les briques jusqu'au fond de la chambre. Quel que soit le résultat de cette opération, je doute fort que jamais personne en soit instruit. Tout près du Neft Koïou, et dans la grande masse

¹ Le ciment de ces briques les lie si bien les unes avec les autres que, malgré toute la peine possible, on n'en peut détacher une seule sans la casser. Chaque brique est carrée de huit pouces de long sur deux pouces d'épaisseur. Elles ne portent nulle part de marques particulières, ni des inscriptions ; j'en ai rapporté une pour qu'on puisse la comparer avec celles de Babylone.

du rocher qui s'élève à sa gauche, et qui porte en bas l'inscription trilingue de Xerxès, et en haut la poudrière, il y a un trou de forme irrégulière d'environ trois pieds de haut et d'autant de large. Cette ouverture sert d'entrée à une suite de cinq chambres, distribuées de manière que la plus grande (de trente pieds de long sur vingt de large) se trouve la première, ayant à ses côtés deux petites chambres, l'une à gauche et l'autre à droite, avec leurs portes respectives, tandis que deux autres chambres, également petites, se trouvent sur le même plan, derrière la première, et l'une derrière l'autre. Leurs portes sont en face de l'ouverture qui sert d'entrée à la grande chambre.

Les murs de ces chambres sont négligemment travaillés, sans aucune sorte d'ornemens, sans niches et même sans poli; elles sont toutes parfaitement vides; seulement j'ai trouvé dans la chambre à gauche beaucoup de poussière accumulée et d'ossements humains. J'ai examiné ces os avec attention, et, comme ils ne présentaient rien d'extraordinaire ni dans leur forme, ni sous le rapport de leur conservation, je les ai remis à leur place. Je me rappelais l'inscription sépulcrale de Cyrus, et je n'enviais plus leur modeste repos, à des os qui peut-être sont les seuls restes de la race royale de Sémiramis ou d'une des antiques dynasties qui, après elle, ont possédé cet admirable rocher.

Nous allons quitter le château intérieur, qui ne contient pas d'autres monuments antiques, pour

nous occuper d'une grotte taillée dans le rocher, et non moins remarquable que celle dont nous venons de parler. Elle se trouve à quelques centaines de pas à droite du Nef-Koïou, sur le sommet du rocher, mais hors des murs et des fortifications qui forment l'enceinte de l'Ich Kalah.

Pour y parvenir, on grimpe à l'extrémité orientale du rocher, près de la porte de Tébris, dans un endroit où il est moins rapide; puis, arrivé en haut, on suit, dans la direction du sud-ouest, le long mur qui, de ce côté-ci, défend l'entrée du château. Sur ce passage on rencontre çà et là des traces d'anciens escaliers ou de bancs taillés dans le roc, tels que nous en avons remarqués aussi sur le chemin du Khor-khor et sur celui de l'Ich Kalah; mais ici ces restes sont trop rares, trop isolés pour donner la moindre idée du rapport dans lequel, autrefois, ils ont dû se trouver avec l'ensemble du château; toutefois ils montrent, même dans leur état actuel, que sur ce rocher tout était exécuté dans un style grand et noble. Après avoir longé, pendant quelques centaines de pas, le mur qui nous sépare de l'intérieur, nous arrivons devant un grand escalier se composant de vingt-cinq marches assez bien conservées, et ayant chacune dix pieds de large; on l'a pratiqué dans le rocher, de manière que le morceau du roc qui renferme les appartements dont nous allons parler sert d'appui à sa droite, tandis qu'un autre gros morceau de roc, qui descend rapidement et se joint en bas aux masses du château, forme, en quelque sorte, sa

rampe à gauche, et empêche que l'on ne tombe dans l'abîme qu'on a ici à ses pieds.

De l'escalier nous descendons sur un plateau de soixante-quatre pieds de long sur dix-huit pieds de large, taillé dans le roc, devant la grande porte d'entrée. A gauche et à droite de cette porte on voit encore des morceaux (l'un long de trente-quatre, l'autre de dix-sept pieds) d'un banc qui paraît avoir entouré tout cet emplacement, et dont on reconnaît quelques faibles restes dans les autres endroits de son enceinte. Seulement la marge de ce plateau, qui est du côté de la ville, n'en conserve plus de trace, et est sans la moindre défense immédiatement sur l'abîme.

Nous n'oublierons pas de remarquer qu'aussi de cet endroit on jouit d'une vue superbe sur toute la plaine où est située la ville, sur les rochers du Warrak-Dagh et sur les collines et les montagnes qui, du côté de l'est, s'étendent vers la Perse.

Laissant derrière nous cette vue, nous montons, par six marches larges chacune de trois pieds et demi, à la porte d'entrée, ayant quatre pieds et demi de large sur neuf pieds de haut, qui est exécutée avec le plus grand art dans un rocher de soixante pieds de large, taillé à pic et s'élevant, du plateau dont nous venons de parler, à une hauteur d'environ quarante pieds. Il n'est pas invraisemblable que tout ce grand morceau de roc était autrefois couvert, de ce côté-ci, d'ornements et d'inscriptions. Du moins on voit encore qu'il était partout travaillé

et même avec beaucoup de soin. Malheureusement des mains barbares n'ont que trop bien réussi dans leurs efforts pour effacer ici jusqu'à la trace de l'art antique. Le premier objet qui nous frappe dans l'intérieur du roc est un grand appartement carré (A), de vingt-cinq pieds de long sur vingt et un de large, et vingt-cinq environ de haut. Il est complètement vide, sans niches et sans aucun ornement; mais le poli du plancher, les encadrements de ses portes, tout y est vraiment d'un travail admirable.

Trois portes, chacune de sept pieds de haut sur trois pieds et demi de large, l'une en face en entrant, la seconde à gauche et la troisième à droite, conduisent, de ce grand appartement, à autant de petites chambres.

La chambre I se trouve derrière l'appartement A. Elle a douze pieds en carré, et, comme les deux autres (II et III), quinze pieds de hauteur. Elle est séparée de l'appartement A par un mur de deux pieds et demi d'épaisseur. En entrant, on voit devant le mur, à gauche, occupant toute sa longueur, une espèce de banc de trois pieds et demi de haut sur cinq et demi de large, devant lequel on a pratiqué trois marches, comme tout le reste, taillées dans le roc.

La chambre II, ou celle qui est à gauche de l'appartement A, est longue de vingt-trois pieds sur neuf pieds de large. Un banc semblable à celui du numéro I, haut de trois pieds et demi, mais sans

marches, occupe tout le long du mur à droite en entrant. En face de ce mur, la chambre se prolonge presque en forme d'alcôve. A droite de l'appartement A, et en face de la chambre II, il y a une troisième petite chambre (III) de seize pieds de long sur huit de large; le mur qui la sépare d'A a trois pieds d'épaisseur.

Dans toutes ces chambres, il n'y a aucun ornement, et, à en juger d'après leur poli, il n'y en a jamais eu. Si je pouvais avancer une opinion sur leur destination, je les croirais faites pour servir de tombeaux. Les bancs qui se trouvent dans les numéros I et II me paraîtraient avoir été destinés à recevoir des cercueils. Toutes ces chambres restent aujourd'hui tout à fait vides, et, n'étant fréquentées de personne, servent de retraite à une quantité prodigieuse de chauves-souris et de hibous. A leur aspect, on aurait de la peine à ne pas se rappeler le fameux vers de l'auteur du Schah Naméh :

L'araignée a soin des rideaux dans le château des Césars.
Le hibou pousse ses plaintes dans le palais d'Afrasiab.

Pas très-loin, à droite du roc qui renferme ces chambres, l'on voit, entre les fentes de la colline, une petite ouverture d'un accès assez difficile. La partie du rocher où elle se trouve étant très-escarpée, on ne peut y approcher qu'en profitant d'une grande fente pour descendre du haut du sommet. On voit facilement que jamais il n'y a eu ici de

chemin tracé. Le trou même qui se trouve à peu près au milieu du rocher, à distance égale de son sommet et de sa base, est carré de trois pieds de haut sur deux de large et sur cinq de profondeur. On a pratiqué au-dessus une espèce de niche voûtée, à peu près dans le genre de celles que l'on remarque sur l'Akkirpi, près de la caverne du *Zemzem-Dagh*. M'étant introduit par cette ouverture, je me suis trouvé dans une chambre carrée de vingt-trois pieds de long sur quatorze pieds de large et sur environ douze pieds de haut. Le long de ses murs s'étendent des bancs dans le genre de ceux des chambres I et II que nous venons de décrire ; ils sont hauts de trois pieds et larges de deux pieds et demi. Sur chacun de ces bancs il y a un double rang de trous ronds, assez grands et assez profonds pour contenir un boulet de douze. Cette grotte se trouve, comme les autres, entièrement vide.

Côté nord du château. Table hors la porte de Tébris.
Khazânè-Kapoussi.

Quittant le côté sud du rocher qui, à partir de la dernière grotte que nous venons d'indiquer, jusqu'à son extrémité orientale, ou jusqu'à la porte de Tébris, ne nous présente plus aucun reste d'antiquité, nous nous occuperons du côté opposé, ou de celui nord et nord-ouest, et nord du château. Nous ferons le tour, en nous dirigeant par la porte de Tébris à celle de l'échelle.

Immédiatement à côté, et en dehors de la porte de

Tébris, on reconnaît encore les traces d'une table carrée taillée dans le roc, à environ dix pieds de hauteur au-dessus du niveau de la plaine; elle est tellement détruite, que je n'ai pu même distinguer si autrefois elle contenait une inscription. Tout près de cette table, on m'a assuré qu'il y en avait eu une autre portant une inscription en caractères cunéiformes. Une maison construite sur cette partie du rocher l'a fait tout à fait disparaître.

La grotte nommée Khazânè-Kapoussi. (Inscr. XII.)

A peu de distance de la porte de Tébris, sur le chemin qui conduit de cette porte au lac, on voit deux grottes dans le rocher, au-dessous et en dehors des fortifications qui les défendent de ce côté. Elles se trouvent l'une à vingt pas de distance de l'autre, sont taillées dans le roc avec beaucoup de soin, et ont chacune sept pieds de largeur sur huit et demi de longueur, et environ autant de hauteur. La partie supérieure en est travaillée en forme de voûte; les murs sont unis et polis, et n'ont, dans celle de gauche, rien de sculpté. Celle de la droite porte sur le mur, à gauche en entrant, une inscription de vingt-neuf lignes (n° XII). Elle se trouvait à moitié sous la terre, qui, à ce qu'il paraît, avait encombré cet endroit depuis bien longtemps. Les caractères en sont grands, d'un beau dessin et d'une parfaite exécution, très-lisibles, et pour la plupart bien conservés. Il n'y a que deux endroits où

elle a souffert. En bas, une fente dans la masse du roc paraît, en s'élargissant, avoir emporté plusieurs caractères; mais la lacune que cette circonstance aura causée est moins considérable qu'elle ne paraît au premier abord. Il est facile de voir que la fente est ancienne, et qu'elle avait déjà forcé celui qui plaçait l'inscription de laisser un blanc près d'elle pour ne pas gâter encore davantage un endroit qui ne lui offrait guère la possibilité d'y mettre des caractères. Une observation que j'ai eu occasion de faire plusieurs fois sur ces inscriptions, c'est que la nature cassante de la pierre a bien souvent guidé l'artiste dans l'arrangement des caractères, et qu'il les a quelquefois éloignés ou rapprochés les uns des autres, ou rendus plus minces et plus petits, seulement parce que des fentes ou des cassures l'y ont forcé.

La seconde lacune que l'on remarque sur cette inscription a été causée par une croix très-grossièrement gravée, par laquelle les Arméniens chrétiens en ont gâté plusieurs lignes. On voit encore sous la dernière ligne de l'inscription quelques caractères arméniens qui sont également mal exécutés.

Encore aujourd'hui cette grotte jouit d'une égale vénération chez les chrétiens et chez les musulmans.

Les premiers, comme nous venons de le remarquer, ont donné la sanction de l'Église à cet endroit, probablement déjà sacré chez les Assyriens, et que les musulmans, à leur tour, regardent comme un lieu de pèlerinage (*Ziaret*). Ce sont surtout les femmes musulmanes qui le fréquentent, et qui,

plusieurs fois, ont voulu me contester le droit d'arracher, des caractères, les petits morceaux de haillons qu'elles ont l'usage d'y mettre comme autant de dons votifs, mais dont il me fallait débarrasser le mur pour pouvoir copier l'inscription.

La tradition du pays place dans cette grotte de très-grands trésors; d'après elle, il y a sous terre, bien au-dessous de cette *porte du trésor* (Khazânè-Kapoussi), une grande grille en fer, pour défendre l'entrée d'un vaste appartement tout rempli d'or et de diamants. Deux hommes aux épées de flamme la gardent si bien, qu'aucun mortel ne saurait y pénétrer. Chaque nuit un grand serpent vient se coucher devant l'inscription; il se retire à l'aube du jour dans un trou du rocher, à droite de la grotte. Plusieurs fois des habitants de la ville ont voulu confondre mon incrédulité, en me faisant voir les traces laissées par le serpent; mais ces traces m'ont paru fort douteuses : quoique je me sois trouvé dans cet endroit quelquefois plus de deux heures avant le lever du soleil, je n'y ai jamais rien vu de ce serpent.

Les trois tables. (Inscr. XII-XV.)

En suivant les contours du rocher dans la direction du Khazânè-Kapoussi, nous remarquons, à quelques centaines de pas à droite de cette grotte, une partie du rocher travaillée dès les temps antiques. C'est un morceau de roc taillé à pic, de cinquante-six pas de largeur sur environ cinquante pieds de

hauteur, dans lequel on a sculpté trois tables carrées, répétant toutes les trois une seule et même inscription en caractères cunéiformes. Ces tables sont distribuées de sorte que deux se trouvent en haut, à une distance d'environ douze pas l'une de l'autre. La première (A) est un peu plus élevée que l'autre (B), qui est à vingt pieds au-dessus de la plaine, tandis que la troisième (C) se trouve tout à fait au bas du roc, à dix pas à droite au-dessous de la table A, et à quatre pas environ à gauche et au-dessous de B.

Chacune de ces trois tables est entourée d'un encadrement d'un pied de profondeur sur environ autant de largeur. La première a, en outre, cinq pieds de haut sur cinq pieds trois pouces de large. L'inscription qu'elle porte se compose de dix-neuf lignes, hautes chacune de deux pouces deux lignes. Sous la dernière ligne il y a un blanc de quatorze pouces, et il est facile de s'apercevoir qu'il n'y a eu jamais rien de sculpté.

La table B, qui se trouve un peu moins élevée, et à douze pas environ distante de la première, est exécutée exactement dans les dimensions de la première, et répète, à quelques légères différences près, la même inscription. La troisième table C est de quelques pouces plus grande que les deux autres. Moins heureuse que celles-ci, puisqu'elle se trouve tout à fait en bas du rocher, elle n'a pu échapper, comme les deux autres, à la destruction. L'inscription en est presque entièrement ruinée; mais les caractères qui en restent au commencement et à la fin

de plusieurs lignes suffisent pour faire voir qu'elles ne portaient que le texte des tables A et B. Les caractères dont se composent ces inscriptions sont absolument dans le genre de ceux que nous présentent les autres monuments du château; mais ils sont exécutés ici dans de plus grandes proportions, et environ d'un pouce plus grands que ceux du Khorkhor. On a de la peine à concevoir comment on a pu les graver dans cette partie du rocher, qui, outre sa dureté extrême, est tellement cassant, qu'il paraît presque impossible d'y sculpter la moindre chose.

La grande caverne côté nord du château. (Inscr. XVI.)

Le dernier monument du château dont nous ayons à dire quelques mots ici est une grande caverne taillée dans le rocher, sur la partie supérieure de la colline, à une centaine de pas à droite des trois tables. Cette caverne, dont l'entrée, cachée derrière les rochers, est tout à fait inaccessible d'en bas, est un carré oblong de soixante-dix pieds de long sur quinze environ de large et à peu près huit pieds de haut; je dis à peu près, parce qu'elle est partout tellement encombrée de pierres et de terre, que je ne saurais indiquer la hauteur exacte. Les murs et le plafond, quoique assez bien unis, sont sans la moindre sculpture; mais à droite de l'entrée on a gravé, sur une éminence du roc, l'inscription n° XVI, qui se compose de dix-sept lignes, et occupe un espace de quarante-sept pouces de long sur vingt-

neuf de haut. A en juger d'après le fort résonnement de cette caverne, il doit y avoir des souterrains cachés quelque part sous la masse des pierres dont elle est encombrée. Le pacha avait l'intention d'y faire faire des fouilles, mais il attendait, pour les commencer, qu'on eût achevé le travail dans le Nest Koïou, qui n'était pas encore déblayé à l'époque de mon départ.

A partir de cette dernière grotte jusqu'à l'Iskele Kapoussi, je n'ai trouvé, sur ce rocher, aucun monument ancien, à l'exception de quelques niches carrées, semblables aux trois tables, et taillées en deux ou trois endroits dans le roc, sans porter la moindre trace d'une inscription. Nous avons déjà remarqué que, de ce côté-ci, le rocher, peu rapide, est en talus, et que, par cette raison, on a tâché de le défendre par plusieurs rangs de murs, avec des fortifications turques. Dans ces constructions, j'ai distingué quelques grandes pierres anciennes appartenant la plupart à l'Arménie chrétienne, comme l'attestent les grandes croix et les ornements dont on les a chargées, et qui sont toutes du style de celles que l'on voit sur les anciens tombeaux et les églises arméniennes. Quelques autres pierres, que j'ai remarquées dans les fondements, pourraient peut-être remonter à une époque plus reculée; ce sont d'énormes blocs de basalte et d'une espèce de marbre, creusés et travaillés en forme de tuyaux. J'en ai vu plusieurs dans les fondements d'une des tours rondes du château; que les Turcs ont construites

entre la caverne du nord et la porte de l'échelle. Ces pierres pourraient bien appartenir à quelque ouvrage colossal de haute antiquité; mais elles n'offrent nulle part les restes de caractères ou d'autres sculptures.

Si les auteurs arméniens, tant anciens que modernes, nous parlent de statues, de bas-reliefs et d'autres ouvrages de sculpture du temps de Sémiramis, qui devaient se trouver dans le château de Van et dans ses environs, je crois pouvoir affirmer qu'aujourd'hui il n'existe plus rien, ni sur le rocher du château, ni dans la ville, ni même dans ses environs. J'aurais attaché beaucoup de prix à la découverte de quelque monument de ce genre; mais toutes mes recherches, à cet égard, ont été infructueuses.

Personne à Van, ni chez les musulmans, ni chez les Arméniens, n'a entendu parler de statues ou de figures sculptées. Le seul objet que j'aie pu découvrir était le tronc d'une petite figure humaine, très-mal exécuté en relief, sur une pierre qui se trouve dans un des murs du fossé de la ville, près de l'Orta-Kapoussi. Je ne compte pas non plus deux pierres murées, au-dessus de la porte tout à fait moderne de l'échelle, pierres qui présentent le combat d'un lion avec un taureau. Sur une d'elles le taureau est renversé, sur l'autre le lion se tient avec beaucoup de gravité debout. Ces sculptures sont tellement grossières et détestables, sous le rapport du dessin et de l'exécution, qu'on ne me persuadera jamais qu'elles appartiennent à des temps qui ont vu exécuter les inscriptions du Khorkhor, dont

chaque caractère, sous le rapport de l'art, est un vrai chef-d'œuvre.

Malgré toute l'analogie du sujet avec des représentations symboliques fort connues, il faudra probablement attribuer ces pierres à une époque musulmane, dont l'art grossier se plaisait quelquefois à imiter les ouvrages grecs et anciens persans : témoin tant de médailles de plusieurs dynasties Seldjoukides, et les pierres des murs de Diarbekir-Balburt!

Ce manque total de monuments antiques saurait-il paraître étonnant dans un pays aussi barbare et en même temps aussi rigoureusement sunnite que l'est le Kurdistan? Si la religion chrétienne, et plus tard l'Islam, ont donné une égale sanction à bien des endroits qui, d'après la tradition unanime du pays, ont été déjà, dans les plus anciens temps, destinés au culte des divinités; si encore aujourd'hui vous voyez sur des rochers et dans des grottes, couverts d'inscriptions assyriennes, les femmes arméniennes et musulmanes confondre leurs prières adressées, par les unes à Sourb-Kirkor et à l'Astyatzatsin, et par les autres à celui qui est seul et n'a point de compagnon; enfin, si tous les habitants du pays respectent ces endroits, dont ils prennent les inscriptions pour des talismans gardiens et protecteurs de leurs contrées, vous ne devez jamais attendre, de la barbarie et de l'ignorance stupide de la population actuelle du Kurdistan, les moindres égards pour une production quelconque de sculpture. Car, à coup sûr, chaque figure humaine d'un bas-relief ne serait

pour les uns que le portrait du diable et de l'antechrist, tandis que les autres s'empresseraient de les détruire en honneur des préceptes du Coran et des traditions du prophète.

Inscriptions prises dans les églises de Sourb-Bogos et de Sourb-Pétros à Van. (XXXIII-XXXVII.)

Les deux églises arméniennes de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Van, sont regardées comme remontant à une très-haute antiquité, et comme les plus anciennes des huit églises de la ville. La profonde ignorance des prêtres arméniens de ce pays, parmi lesquels il y en a beaucoup qui ne savent ni lire ni écrire, ne m'a pas permis d'apprendre, même approximativement, l'époque de leur construction, et c'est le même cas pour presque toutes celles du Kurdistan. Celles-ci ne se font remarquer, dans leur extérieur, par aucun ornement, les chrétiens du pays ayant soin d'éviter ou de cacher tout ce qui pourrait blesser le fanatisme des Curdes ou exciter leur cupidité. Comme la plupart des églises arméniennes, elles sont construites en forme de croix, et ne nous intéressent ici qu'à cause de deux pierres cunéiformes que l'on y a transportées.

Dans une espèce de souterrain de l'église de Saint-Paul, à droite en entrant, il y a dans le mur une pierre grisâtre, longue de quatre pieds deux pouces, sur un pied quatre pouces de haut, qui porte une inscription de dix lignes, parfaitement bien conservée, à l'exception de la fin de la troisième ligne, où

il y manque déjà trois caractères. Les lettres sont bien formées, les clous verticaux sont hauts de dix lignes, les , longs de dix-huit lignes, et les autres caractères en proportion; les lignes sont distantes l'une de l'autre de dix-huit lignes (n° XXXIX). Cette inscription date, d'après le dire d'un des prêtres de cette église, de Schamiram, qui, ajouta-t-il, fut une grande princesse russe de l'antiquité.

La pierre d'où j'ai pris l'inscription n° XXXVIII, forme la partie supérieure d'une petite porte dans l'intérieur de l'église de Saint-Pierre. Elle a trente-cinq pouces de long sur quinze de large. Ses caractères sont assez petits, et même plus petits que tous ceux que j'ai vus. J'ai remarqué, dans ma copie, l'endroit gâté où, dans le commencement de la neuvième et de la onzième ligne, se trouve une entaille faite dans la pierre pour pouvoir mieux la placer. Cette inscription se compose de trente et une lignes.

Le n° XXXVII présente l'inscription d'une pierre qui se trouve au-dessus d'une porte du bazar de Ven, longue de trois pieds sur huit pouces de large. En arrangeant cette pierre pour la place qu'elle occupe actuellement, on a tout à fait gâté l'inscription, au reste très-petite et assez mal conservée; il n'en reste que le fragment de vingt et une lignes, comme on le voit dans le n° précité.

II.

ENVIRONS DE VAN

Meher-Kapoussî. (Inscr. XVII.)

A une petite demi-lieue à l'est du château de Van s'étend, presque en forme de demi-cercle, une longue colline sèche et stérile, se composant de la même masse de roc, dur et calcaire, qui forme le château de Van. D'après une des traditions du pays que le pacha m'a souvent citée, ces rochers, en grande partie très-escarpés et d'un accès fort difficile, auraient autrefois formé une seule masse avec le château, dont une violente révolution volcanique les aurait séparés. On appelle cette série de collines le *Zemzem-Dagh*.

La partie occidentale, ou celle qui regarde la ville, porte, chez les habitants de ces contrées, le nom d'Akkirpi (le Hérisson blanc), nom qui serait très-mal choisi, s'il s'agissait d'indiquer, par lui, la forme ou la couleur de la colline, mais qui peut-être renferme des éléments de quelques mots anciens changés et estropiés à la turque, comme cela est arrivé si souvent en Asie.

Près du haut de cet Akkirpi, on a taillé, dans le roc, une grande table carrée de quatorze pieds sept pouces de haut sur six pieds de large, couverte de haut en bas de caractères assyriens. Le double en

cadrement de cette table, les deux marches qui s'élèvent devant elle l'une sur l'autre, et enfin toute sa forme qui, vue de loin, lui donne assez l'aspect d'une porte, ont donné dans ce pays, où l'on croit tout sans rien examiner, naissance à l'absurde idée que cette table n'est qu'une entrée, qu'une porte de la montagne; et l'imagination des Curdes, aussi vive qu'elle est active, n'a pas manqué d'ajouter à cette première supposition un amas de fables dont on pardonnerait volontiers la sottise, si elles renfermaient du moins quelque chose qui pût rappeler une tradition. Cette porte, disent les habitants du pays, cache l'entrée d'une grande ville souterraine, habitée par des Divs. Il n'y a que deux moyens pour l'ouvrir: ou il faut savoir lire le talisman que l'on y a inscrit, ou bien attendre, ajoutent les chrétiens du pays, le septième jour après Pâques, ou la fête de saint Jean; car la porte mystérieuse ne s'ouvre d'elle-même qu'une fois par an, le jour de Saint-Jean. Dans l'intérieur de la montagne on entend de temps en temps chanter un coq ensorcelé: vous appelle-t-il le jour où s'ouvre la porte, c'est un bon signe, vous pouvez essayer d'entrer; mais, quand il se tait, gardez-vous bien de vouloir pénétrer dans cet endroit, car alors vous vous y perdriez; il vous arriverait ce qui est arrivé à un habitant de Van, qui, il y a quelques années, assez hardi pour s'avancer jusque dans la demeure des démons, n'a jamais été revu, etc. etc. Quant aux cavernes que ces contes supposent être dans cette partie de la

colline, je puis assurer que les recherches les plus scrupuleuses m'ont convaincu qu'il n'y en a aucune. Mais je vais avoir occasion de parler de celles qui se trouvent à plusieurs centaines de pas à droite de l'Akkirpi, sur l'extrémité orientale de la colline; ce sont probablement ces dernières cavernes pour lesquelles on a voulu trouver une entrée de l'Akkirpi.

Le nom sous lequel on désigne à Van la grande table de l'Akkirpi, qui y est assez généralement connue, est celui de Meher ou Mihr-Kapoussi, mot qui semble nous rappeler de suite Mithra. Mais il faut remarquer que si l'on peut traduire ce nom par la porte de Mithra, ou du soleil, ce n'est plus dans la langue actuelle du pays que le mot persan *meher* conserve le sens de soleil. Ni les Curdes, ni les Turcs, ni les Arméniens ne sauraient vous dire que Meher-Kapoussi signifiait la porte du soleil. Meher ou Mihr n'est pour eux qu'un mot vide de sens, conservé seulement par une tradition d'autant plus respectable qu'elle n'a nullement pu être effacée par la tendance, cependant très-naturelle et commune à tous les peuples du monde, de substituer à un ancien nom, dont on ne connaît plus la signification, un autre ordinairement d'un son semblable, mais significatif dans la langue du pays. Car, si l'on entend quelquefois appeler cette table *Demir-Kapoussi* (porte de fer), cela est extrêmement rare, tout le monde ne la connaissant que sous la dénomination de *Meher-Kapoussi*.

L'inscription de la table de l'Akkirpi est la plus

grande de toutes celles que j'ai trouvées. Elle se compose, comme on le voit n° XVII, de quatre-vingt-quinze lignes. Son texte, à ce qu'il me semble, forme plusieurs inscriptions différentes; du moins cette supposition donnera, si je ne me trompe, l'explication la plus simple des lignes que l'on y a laissées en blanc, et par lesquelles toute la table est divisée en quatre sections, savoir :

La première, de vingt-cinq lignes (1-25), au bout desquelles on voit deux lignes en blanc;

La seconde, de six lignes (26-31), après lesquelles il n'y a qu'une seule ligne en blanc;

La troisième, de cinquante-deux lignes (32-84), qui, de même, se trouve séparée par une seule ligne en blanc de la quatrième section, qui se compose de dix lignes.

Quoiqu'on ne puisse arriver à cette inscription qu'avec beaucoup de difficultés (il faut grimper dans des fentes de rochers fort rudes où il n'y a eu jamais de chemin tracé), toute sa partie inférieure a beaucoup souffert de la barbarie de ceux qui y ont monté. En plusieurs endroits, dans le bas, il n'en reste, comme on le voit dans ma copie, que bien peu de fragments. J'ai mis pourtant toute l'exactitude possible pour rendre et copier les inscriptions telles qu'elles sont sculptées, et ce n'est que la première section qui en est tout à fait conservée, parce qu'elle se trouve, par sa grande élévation, mise à l'abri de tout outrage. Ici il est très-visible que plusieurs des fentes et des cassures que l'on y remarque aujourd-

d'hui y existaient déjà lorsqu'on y traçait les caractères. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer le commencement des lignes quarante et quarante et une avec celui des lignes quarante-huit et quarante-neuf, etc. etc. Les caractères de cette inscription sont assez grands (chacun d'eux a environ deux pouces de hauteur) et bien exécutés; son écriture se distingue de celle du Khorkhor par les , les  et les , qui, avec une légère différence sur la table de Meher-Kapoussi, ont la forme suivante: , ; cette forme se retrouve constamment dans les inscriptions XXIII, XXIV, XXVII, XXX, circonstance qui pourrait peut-être indiquer deux différentes époques de cette écriture. Déjà, en examinant et en copiant les inscriptions du Khorkhor, je m'étais aperçu, en quelques endroits, d'un enduit d'une couleur jaunâtre, formant une espèce de peau fine et ridée, comme on en voit d'ordinaire sur les objets peints à l'huile et exposés à l'air et au soleil. Ces endroits me semblaient alors être trop rares en comparaison de ceux où il ne se trouvait aucune trace d'un tel enduit, et la supposition qu'une couleur exposée à l'air se soit conservée pendant des milliers d'années, me paraissait trop hasardée pour que je ne voulusse pas attribuer plutôt cette circonstance à quelque hasard ou à quelque cause douteuse, que d'y voir un procédé technique de l'antiquité. Depuis que j'ai vu la table du Meher-Kapoussi, il ne me reste plus de doute qu'en effet ces inscriptions ont été enduites primitivement d'un vernis d'une

couleur jaunâtre, qui, quoiqu'il ait assez souffert de l'impression de l'air, ne saurait être méconnu sur cette inscription, surtout dans ses premières lignes, qui se trouvent assez abritées par le double encadrement de la table. Plus bas que cette grande table, et à sa droite, l'on voit, taillé dans le roc, un enfoncement semblable à celui dont nous avons parlé à l'occasion du Khorkhor, et de la petite grotte sépulcrale du côté sud du château.

Comme il ne s'agit ici que d'une description fidèle de tous les monuments anciens qui se trouvent sur les bords du lac de Van et de ses environs, je n'oserai hasarder aucune hypothèse, ni sur la destination de la table, ni sur cet enfoncement; la meilleure explication nous en sera donnée probablement le jour où l'on lira les inscriptions qui accompagnent ces monuments: je me borne à observer que ce Meher-Kapoussi est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage fort respecté, fréquenté également, comme le Khazânè-Kapoussi, par les femmes musulmanes et arméniennes.

Environ à dix minutes à l'est de Meher-Kapoussi, sur le plus haut point du côté nord-est du Zemzem-Dagh, on se trouve, après avoir pénétré par une fente de ces hauts rochers, devant une grande masse de roc où l'on a pratiqué une large entrée, à peu près carrée et voûtée, de six pieds de haut sur huit pieds de large, immédiatement au bout d'un long corridor avec un escalier de cinquante marches, en beaucoup d'endroits presque entièrement détruites,

qui conduit dans l'intérieur du rocher. Sur le côté gauche, et au-dessus de cette entrée, il y a une dizaine de degrés taillés dans le roc vif, les uns au-dessus des autres : en les voyant de loin, on les prendrait pour les marches d'un escalier aboutissant au sommet du rocher; mais, si l'on fait l'observation qu'ils n'ont que quelques pouces de large, qu'ils sont placés perpendiculairement l'un au-dessus de l'autre, et que ceux d'en haut sont loin d'atteindre le sommet, on voit bien que leur destination primitive a dû être tout autre. Le corridor ou chemin souterrain par lequel on arrive à la caverne, est assez bien éclairé par deux trous ronds pratiqués dans le roc, à une certaine distance l'un de l'autre, qui donnent en même temps la vue pittoresque de la plaine au pied du Zemzem. Dans ce corridor, qui est assez large pour que deux personnes puissent s'y trouver l'une à côté de l'autre, on ne voit ni inscription, ni autre ouvrage de sculpture. L'ayant suivi jusqu'à son issue, on se retourne un peu à droite, pour entrer de suite dans une caverne carrée et irrégulière, tellement encombrée de pierres, qu'on ne peut la parcourir qu'en rampant sur les genoux. Le roc de cette grotte n'est nulle part ni poli, ni même uni; de tous côtés on y voit des pointes irrégulières, comme c'est ordinairement le cas dans les cavernes formées tout simplement par la nature. Du haut du plafond distille, en plusieurs endroits, une eau limpide qui, en se consolidant, forme partout des stalactites. A droite de cette grotte, qui a environ vingt-cinq pieds carrés,

on aperçoit un conduit étroit et bas; je ne pus y faire que cinq ou six pas, tant je le trouvai obstrué par une grande masse de pierres. Le Turc qui m'accompagna dans la visite du Zemzem m'assura que ce conduit communiquait avec une grande série, ou avec un véritable labyrinthe de grottes semblables à la première, mais d'une bien plus grande étendue, dans lesquelles plusieurs personnes, qui voulaient les parcourir, s'étaient perdues, jusqu'à ce qu'enfin un des derniers pachas fit défendre la visite de ces cavernes, et boucher le seul passage qui y aboutit.

Le grand peuple qui a possédé ce pays dans l'antiquité, et dont les rochers seuls nous attestent encore l'art et le génie, semble avoir été inspiré et guidé dans le choix des lieux propres à recevoir de ces monuments, par un goût exquis de la beauté des sites imposants et pittoresques. Cela est si vrai, qu'en partant de cette idée, je me suis rarement trompé, quand je me disais, dans mes excursions aux environs de Van : « Voilà un groupe de rochers « duquel on doit jouir d'une vue magnifique; c'est là « que doit se trouver quelque trace du temps de « Sémiramis. » C'est ainsi que le sommet de Zemzem-Dagh est l'endroit d'où l'on jouit du plus beau coup d'œil sur la ville et le lac; aussi porte-t-il encore, en assez d'endroits, les empreintes de l'art antique : tantôt ce sont quatre ou cinq degrés que l'on a pratiqués dans des endroits desquels il est impossible d'approcher, ni d'en haut ni d'en bas; tantôt on y trouve des places travaillées comme des bancs, et

visiblement faites pour y jouir de la vue ravissante de la contrée que l'on a sous ses pieds.

La tradition du pays place sur le sommet du Zemzem un ancien château dont je n'ai pu découvrir aucune trace. Cependant la grande quantité de fragments de tuiles et de poteries que l'on trouve accumulés sur la colline et dans les fentes de ses rochers rend assez vraisemblable qu'il y a eu autrefois quelque bâtiment.

Il y a outre cela, tout à fait au sommet des rochers, des endroits qu'il serait bien difficile de prendre pour autre chose que pour l'emplacement de quelque bâtiment. Il est très-rare de rencontrer chez les habitants de Van quelques-uns des objets d'antiquité, qu'ils découvrent assez souvent en parcourant les rochers de Zemzem et en labourant les champs au pied de cette montagne. L'appréhension des vexations de la part du fisc, à qui, d'après la justice turque, appartient tout objet de valeur trouvé sous la terre, et surtout la crainte d'être dénoncés au gouvernement comme possesseurs de trésors immenses au premier bruit de la moindre découverte; ces circonstances, jointes à l'ignorance complète de la valeur de cette sorte d'objets, contrarieront toujours dans ce pays les vœux de ceux qui voudraient recueillir de ces précieux restes de l'antiquité.

Des enfants turcs que j'ai rencontrés sur le Zemzem me racontèrent avoir ramassé, un jour, près de l'entrée de la caverne, une petite pierre noire, ronde, trouée et marquée « de ces talismans comme il y en a

« sur le Méher-Kapoussi. » C'était apparemment un cylindre, mais les enfants l'avaient perdu et ne purent plus le retrouver.

Villages et églises des environs de la ville de Van.

La ville de Van est entourée d'une quantité de villages, la plupart arméniens-chrétiens. Il répugne à la grande masse de la population curde de s'attacher à des demeures fixes. Rarement ils quittent les montagnes et les hauts plateaux de ce beau pays, couverts de leurs innombrables tentes; tandis qu'eux-mêmes descendent rarement dans les plaines cultivées, tant bien que mal, par les malheureux Arméniens, dont tous les villages, et par leur construction et par la condition de leurs habitants, offrent la triste image de la misère la plus profonde où la barbarie puisse réduire une nation entière. Si je considère que les Curdes, dans les guerres féroces qu'ils ne cessent jamais de se faire les uns aux autres, ne savent rien ménager, et que toutes leurs invasions sont marquées par la destruction, il ne saurait être étonnant que, dans presque aucun des villages curdes et arméniens que j'ai parcourus, je n'aie pas vu d'édifices d'une haute antiquité. Seulement les petites églises de ces villages conservent encore de bien précieux restes de l'antiquité assyrienne, je veux parler des pierres aux inscriptions cunéiformes, la plupart trouvées sous terre, ou empruntées, il y a des siècles, à quelque ancien édifice, et transportées dans

ces églises, qui s'en sont servies pour la construction des murs ou des autels. Dans de fréquentes excursions aux environs de Van, j'ai été à même de faire à ce sujet des recherches continuelles, et de relever toutes les inscriptions que j'ai rencontrées, et en voici quelques détails.

Artamit. (Inscr. XVIII, XIX.)

A deux lieues sud-ouest de Van il y a un village, moitié musulman, moitié arménien, nommé généralement dans le pays *Artamit*, ou quelquefois aussi, par une transposition de lettres qui rappelle un nom fort significatif dans l'ancienne mythologie orientale, *Atramit*.

La plaine fertile où est située la ville de Van s'élève insensiblement vers le sud et sud-ouest dans la direction d'*Artamit*, où elle est bornée par une série de plusieurs hauts mamelons d'un roc dur et nu, sur lesquels on a bâti quelques centaines de misérables huttes habitées par les Arméniens, tandis que les maisons, non moins misérables, des musulmans, occupent les bords fertiles, mais malsains, du lac, le long duquel leurs superbes vergers forment le plus agréable contraste avec la parfaite nudité des environs. Au milieu des habitations arméniennes on voit, sur le sommet du rocher, quelques bien faibles restes de murs d'un ancien édifice qui, suivant la tradition arménienne, était autrefois la résidence des rois du pays. Au pied de ce rocher (côté nord).

il sort une eau limpide et abondante. La fontaine principale est l'abreuvoir du village. D'après ce que l'on m'a assuré, cette eau, dont la source est cachée sous les rocs, a été autrefois conduite au village de très-loin et sous terre. Peut-être était-ce pour l'y contenir que l'on a taillé dans le roc ce long conduit, extrêmement étroit, que l'on découvre au-dessous de l'emplacement regardé comme celui d'une ancienne résidence royale, et dont l'entrée est aujourd'hui cachée dans une cabane arménienne. Il est tellement bas et étroit, qu'on ne peut y avancer, au travers de la poussière, qu'en se couchant sur le ventre. C'est un passage tout à fait sec aujourd'hui, qui, en quelques endroits, porte encore les empreintes du ciseau. De grosses masses de pierres qui se sont détachées du roc principal, en ont bouché toute issue, et m'ont empêché d'en suivre le cours jusqu'à l'endroit où il aboutit, c'est-à-dire jusqu'à une vingtaine de pas au-dessus de la fontaine, soit que ce passage ait eu autrefois une communication secrète avec les édifices du haut du rocher, ou qu'il se soit trouvé, comme nous l'avons supposé, en rapport avec la fontaine d'en bas; la tradition du pays n'a pas manqué de le regarder comme un des principaux dépôts de tant de trésors qui, suivant elle, sont cachés partout dans ces contrées. Près de la fontaine on m'a montré ce que l'on appelle le *Telsem* ou le *Talisman*, qui, mis en action par un esprit assez intelligent, rendrait de suite accessibles tous les trésors du rocher. Ce prétendu talisman n'est qu'une espèce de gouttière ou de

petit canal de la forme d'un O, creusé dans la partie supérieure d'un énorme bloc détaché, à ce qu'il paraît, de la masse du rocher. Si parmi mille probabilités je devais en choisir une, je dirais que, dans l'antiquité, ce bloc était une espèce d'autel, et que le canal que l'on y voit servait à l'écoulement du sang des victimes. J'ai vu une pierre tout à fait semblable dans un des vergers à droite à l'entrée du village. Les sommets des collines qui bordent le lac à l'ouest d'Artamit sont tellement couverts de larges couches de pierres calcaires, qu'en plusieurs endroits on les dirait enduites ou parées d'énormes rochers plats et lisses. A une demi-lieue ouest d'Artamit, et environ à une centaine de pas au-dessus du lac, on voit un charmant petit vallon arrosé par l'eau de quelques fontaines, et rempli d'une quantité de grands blocs détachés de la haute colline qui le sépare d'une seconde terrasse, un peu plus élevée, dont nous allons parler de suite. Sur un de ces blocs, j'ai trouvé une inscription (cunéiforme) de six lignes, dont les trois dernières sont, à quelques petites modifications d'orthographe près, la répétition des premières. Elle est d'une assez bonne conservation. La hauteur de cette inscription est de dix pouces; sa largeur est celle de la partie inférieure du bloc dans laquelle elle est taillée, et qui a quarante-cinq pouces de haut sur quarante-sept de large. A quelque distance de cette inscription, il y en avait une autre à peu près de la même dimension, mais tellement détruite aujourd'hui par l'air et l'humidité, qu'il est difficile

de reconnaître seulement quelque trait des caractères dont elle se composait. Elle se trouvait sur une grande pierre à gauche d'un ancien conduit d'eau formé de plusieurs couches de grosses pierres d'une forme irrégulière, dont plusieurs ont plus de cinq à six pieds carrés de haut. Ces masses sont sans joint et sans aucun ciment, posées les unes sur les autres, soutenues uniquement par leur propre poids. Le conduit qui se trouve entre ces masses est carré, assez large et assez haut pour qu'on puisse se tenir debout; cependant je n'y ai pu faire qu'une vingtaine de pas en avant, parce qu'un gros bloc, tombé de ce mur colossal, en obstrue tout à fait l'issue.

Immédiatement au-dessus de ce petit vallon, les rochers forment comme une seconde terrasse sur laquelle passe le chemin de Van à Vasten, à travers de grosses masses de pierres roulées du haut des collines que l'on y voit partout dispersées. C'est ici, au milieu de ces rocs, que coule vers le nord un petit ruisseau d'une eau fort limpide : son lit, à la vérité, est peu profond et peu large; il a deux pieds de profondeur sur trois ou quatre de large, mais il est assez régulièrement creusé : en quelques endroits sablonneux, en d'autres rempli de pierres; mais, autant que j'en ai suivi le cours, nulle part entouré de maçonnerie.

Ce petit ruisseau prend son origine à environ neuf lieues au sud de Van; on l'a conduit de là au-dessus des rochers jusqu'à *Artamit*, dont il traverse les jardins, et de là jusque tout près de la ville de

Van, où il se jette dans le lac. On l'appelle encore aujourd'hui l'eau ou le ruisseau de Sémiramis, *Schamiram-sou*.

L'inscription n° XIX est taillée sur un roc de onze pieds de large sur environ quatorze pieds de haut, qui se trouve immédiatement à côté de ce Schamiram-sou, sur le chemin d'Artamit à Vasten, ou sur la terrasse au-dessus du vallon dont nous venons de parler, à une demi-lieue au-dessus, sud-ouest d'Artamit. La pierre où elle se trouve est fort rude, poreuse comme de la pierre ponce et rougeâtre. Elle est connue dans le pays sous le nom de *Kiziltasch*, la pierre rouge. Les Curdes prétendent qu'elle ferme l'entrée d'un souterrain dont je n'ai pu trouver la moindre trace. Un petit trou de deux pieds de large et d'autant de profondeur, que l'on voit au bas de cette pierre, entre elle et le Schamiram-sou, a suffi à l'imagination des habitants de ces contrées pour y placer de grands trésors, et appeler ce prétendu souterrain le *trésor de Sémiramis*, *Mali Schamiram*: comme de raison, l'inscription du *Kiziltasch* passe pour le talisman ou la clef de toutes ces richesses. Elle se compose de quatorze lignes bien conservées; sa hauteur est de vingt-cinq pouces sur cinquante-deux de largeur. La distance des lignes est de vingt lignes. Au delà de ces rochers, vers le sud et vers l'est, je n'ai rencontré aucune trace d'antiquité. On m'avait beaucoup parlé à Van d'une grande pierre portant une inscription qui devait se trouver à Vartan (six lieues ouest de Van).

résidence du fameux chef des Curdes Mahmoudis. Mais, ni à Vartan même, ni dans ses montagnes escarpées et stériles, je n'ai rencontré la moindre trace d'anciens monuments.

Agthamar. (Inscr. XX, XXI.)

Le seul objet que j'ai trouvé dans mes excursions au sud et à l'ouest d'Artamit est une pierre grisâtre, ronde, d'un diamètre de deux pieds sur un pied de hauteur, qui est confondue parmi d'autres pierres, dans un coin de la cour de l'ancienne église arménienne, à l'île d'Agthamar. On prendrait ce petit bloc de basalte, au premier abord, pour le tronc de quelque ancienne colonne; mais la double inscription qui en occupe le haut et le bas montre clairement que cette pierre, quelle qu'ait été sa destination, a toujours formé un seul ensemble. L'une de ses inscriptions se compose de dix lignes (hautes chacune de deux pouces), dont plusieurs sont un peu gâtées, au commencement et à la fin, par des petites cassures. Sous la ligne dix, la pierre a tellement souffert de l'injure du temps, qu'il est impossible de distinguer s'il y en a eu encore une onzième. L'inscription qui se trouve du côté opposé est illisible à partir de la neuvième ligne, où la pierre est trop gâtée pour qu'on y puisse seulement dire s'il y manque plus d'une ligne. Au commencement de la première ligne il y a une petite lacune. Il est facile de voir qu'il faut y ajouter la lettre >>✱.

Les côtés de cette pierre sont lisses et bien polis, mais sans les moindres ornements et sans aucune inscription. Personne, dans l'île, n'a pu m'indiquer d'où on a retiré ce bloc, ou qui l'a fait porter dans la cour de l'église, où il se trouve de mémoire d'homme.

Inscriptions de l'église du Warrak-Dagh. (Inser. XXVII, XXIX.)

La plus haute chaîne des montagnes qui bornent à l'est la plaine de Van est comprise sous le nom général de Warrak-Dagh. Elle ne se compose que de roches calcaires, fort escarpées et très-hautes, dont la cime est presque toujours couverte de neige.

C'est dans une petite église située à peu près au milieu de ce Warrak-Dagh, et nommée pour cela Warrak-Kilisa ou Yedi-Kilisa, que j'ai trouvé les inscriptions portées sous les n^{os} XXVII-XXIX.

L'inscription n^o XXVII est prise sur une pierre grisâtre, de dix pouces de largeur sur environ trois pouces six lignes et demie de hauteur, qui, dans une petite chapelle à gauche de la nef de l'église, porte la pierre d'autel. Il y a, au-dessus et au-dessous des six lignes dont elle se compose, un espace laissé en blanc, ce qui prouve qu'il ne manque rien, ni avant la première, ni après la dernière ligne. Une pierre semblable, de quatre pieds de haut sur un pied carré, qui sert d'autel dans une autre chapelle de la même église, à droite en entrant, porte l'inscription n^o XXVIII. Elle est gâtée en plusieurs endroits.

La troisième inscription (n° XXIX) de l'église du *Warrak-Dagh* est taillée dans une pierre de quatre pieds neuf pouces de long sur un pied de large, que l'on a employée dans la construction du mur de l'église, et qui se voit à droite de la porte principale.

Inscriptions des pierres de *Sikké* et de *Schouschanz*.
(Inscr. XXII, XXVI.)

Parmi les petits villages arméniens situés dans la plaine qui s'étend vers le nord-est entre le *Warrak-Dagh* et le *Zemzem*, il y en a trois dont les églises m'ont fourni des inscriptions.

Au-dessus de la porte de la petite église de *Sikké* (pauvre village arménien à une lieue et demie est de *Van*), on voit sur une pierre grisâtre, pratiquée dans le mur, longue de trois pieds quatre pouces sur un pied quatre pouces de large, ce fragment d'une inscription en caractères assyriens assez petits, et qui est d'une exécution inférieure à la plupart de celles des autres monuments. Cette inscription est gâtée, non-seulement parce qu'on a taillé la pierre pour s'en servir dans la construction de l'église, mais encore davantage par une croix d'un bien mauvais travail, que la dévotion arménienne y a placée.

En creusant, il y a environ quinze ans, les fondements d'un édifice appartenant à l'église de la *Sainte-Vierge*, située à dix minutes nord-est au-dessus du village de *Schouschanz*, on trouva une pierre grisâtre, ronde, d'un diamètre de vingt-trois pouces

sur dix-huit de haut, qui porte une inscription en caractères cunéiformes, non comme la pierre d'Agthamar, sur sa partie supérieure ou sur celle d'en bas¹, mais sur son tour, où il y a un triple rang de caractères. On voit par la première ligne, dont il ne reste que des fragments, que cette pierre est mutilée, et qu'il est même impossible de dire s'il n'y avait pas, au-dessus de ces trois lignes, d'autres lignes qu'on aura fait disparaître en taillant cette pierre, qui elle-même ressemble presque à un tronc de colonne. Il ne manque rien au-dessous de la troisième ligne. Les caractères y sont petits (la hauteur d'un clou est de neuf lignes, la longueur d'un  d'un pouce), séparés les uns des autres par d'assez larges intervalles, et d'un assez beau travail. Les lignes, hautes de dix lignes, ont entre elles un espace vide d'autant de large. Les n^{os} XXIV-XXVI sont trois fragments d'inscriptions copiées sur des pierres que j'ai trouvées dans la cour de la même église.

La première se trouve sur un morceau de pierre long d'un pied sur six pouces de haut, que l'on a inséré dans le mur, à côté de la porte. Les deux autres occupent deux côtés d'un fragment de pierre faisant partie du pavé de la cour, dont je l'ai fait retirer pour envoyer en Europe un échantillon de cette écriture.

¹ Sur la partie supérieure de ce roc on voit des caractères arméniens très-mal gravés.

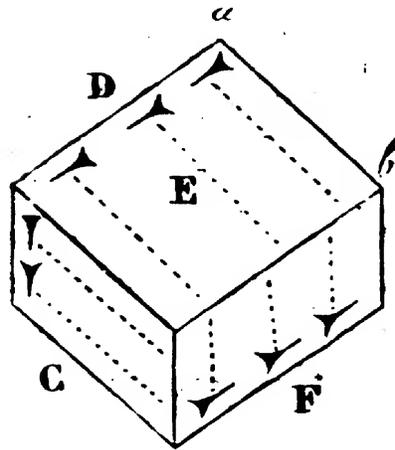
Inscriptions de l'église de Kochbanz.
(Inscr. XXX-XXXV.)

L'église de Saint-Georges, à Kochbanz, située au pied d'une chaîne de rochers du Warrak-Dagh (à trois lieues de Van), est, d'après les Arméniens, une des plus anciennes du pays. J'y ai trouvé trois pierres antiques portant six inscriptions en caractères cunéiformes.

La première de ces pierres (n° XXX) se trouve au-dessus de la porte d'une chapelle, à droite de la nef de l'église; elle est grisâtre, de la même masse que celles de Sikké, de Schouschanz et d'Agthamar. Elle a trois pieds de long sur un pied et demi de large. L'inscription qu'elle contient est parfaitement bien conservée; elle se compose de dix lignes, ou, pour mieux dire, de cinq lignes deux fois répétées.

Le n° XXXI n'est qu'un fragment de cinq lignes pris sur une pierre semblable (longue de trois pieds sur un pied et demi de large), que l'on a insérée au-dessus de la porte de la chapelle de Sourb-Carabel, à gauche en entrant dans l'église. Les caractères en sont grands et bien éloignés les uns des autres, mais gâtés au commencement et à la fin, près le mur.

La pierre portant les inscriptions n° XXXII-XXXV a deux pieds cinq pouces de carré sur un pied deux pouces de hauteur, et sert de pierre d'autel dans la même chapelle. La figure ci-jointe servira à représenter la distribution de ces inscriptions qu'on y a taillées, et la manière dont les caractères y sont placés.



Ce n'est que le côté *a b* et la base de la pierre qui n'ont aucune inscription. L'inscription n° XXXIV, qui occupe le haut de la table, a souffert par une entaille qu'on a faite à cette table pour l'arrêter sur une autre pierre qui lui sert de pied.

Le n° XXXII ne se compose que de sept lignes, tandis que les n° XXXIII-XXXV en ont douze chacun.

Inscription de la pierre ronde à Kalatchik. (Inscr. XXXVI.)

Sur les rochers au nord de la ville je n'ai trouvé aucune trace d'un monument antique. Un roc bien escarpé, isolé et de forme pyramidale, tout près du village arménien de Kalatchik, qui porte aujourd'hui sur son sommet une petite église, est regardé dans le pays comme un endroit consacré, dans la plus haute antiquité, au culte des divinités. Il y avait là, dit la tradition, un temple et une idole fort célèbres, que le christianisme a fait disparaître jusqu'à la moindre trace. Tout près de ce rocher on m'a indiqué un endroit où l'on a trouvé, il y a quelques

années, sous la terre, une grande pierre que l'on a transportée dans l'église nouvellement construite du village, où l'on s'en sert de pierre d'autel.

C'est un grès rougeâtre, rond et travaillé comme une pierre à moulin. Il a un diamètre de deux pieds et demi sur six pouces de hauteur. Sa partie supérieure et celle d'en bas sont unies et sans inscriptions, mais sur le bord elle est entourée d'un double rang de caractères canéiformes, gâtés en plusieurs endroits par des croix que l'on y a gravées il n'y a pas encore longtemps. Les deux lignes de cette inscription, comme celles de la pierre ronde de Schouschanz, sont séparées l'une de l'autre par un vide de dix-huit lignes.

L'Iltasch. (Inscr. XL, XLI.)

Nous quittons les environs de Van pour parler de deux inscriptions qui se trouvent à douze lieues au nord de cette ville, sur une chaîne de rochers éloignés d'une lieue et demie d'Ardish¹. Ces rochers, nommés, à cause de leur couleur sombre et noire, *Karatasch* (c'est-à-dire *la Pierre noire*), bornent au nord-est la plaine marécageuse où sont situés les villages arméniens-curdes de Karghin, de Siourman et de Yekmate, ainsi que la petite ville d'Ardish. On les connaît dans tout le Kurdistan aussi sous le nom de l'Iltasch, ou de la pierre aux serpents, parce

¹ J'écris *Ardish*, suivant la prononciation générale du pays, quoique, chez les géographes musulmans et dans les pièces officielles turques, ce nom se prononce *Ardjiz*.

qu'il y a, selon ce que prétendent les habitants de ces contrées, dans toute saison de l'année, des serpents pernicieux et ensorcelés en même temps. Quoique je n'aie pu découvrir nulle part, dans ces montagnes, quelque édifice antique, je crois cependant avoir trouvé des traces indubitables d'une grande quantité d'emplacements de maisons situés sur le plateau du Karatasch, dans un endroit bien plus sain et bien plus commode que ne l'est la plaine humide où l'on a construit Ardish, bourg tout à fait insignifiant, et non moins misérable que la plupart des petites villes et des villages du Kurdistan.

Au pied des montagnes, sur le côté nord-est qu'elles présentent à la plaine, on voit, en trois endroits différents, trois tables carrées, taillées dans le roc à une profondeur de six pouces, et à huit pieds au-dessus du niveau du sol. Toutes ces tables sont à peu près de la même dimension, ayant chacune environ trente-huit pouces de large sur un pied et demi de haut. Il n'y en a que deux qui portent des inscriptions; la troisième ne conserve pas même un seul caractère de la sienne. Une de ces inscriptions, qui se composent toutes les deux de onze lignes chacune, est d'une assez bonne conservation; mais, sur l'autre, il y a une lacune considérable dans la quatrième jusqu'à la neuvième ligne. Les Curdes vous montrent, près de ces inscriptions, dans un trou des rochers, un grand nombre d'animaux qu'ils prennent pour des serpents, entre les fentes des pierres, et tellement entrelacés les uns avec les autres, qu'il

m'a paru presque impossible d'en retirer un seul. Ces animaux sont regardés chez les Curdes comme fixés à leur place par enchantement. Tous les efforts que j'ai faits pour m'en procurer un n'ont servi qu'à me convaincre que ce ne sont point des serpents, mais une fort grande espèce de lézards aux écailles très-dures et très-fortes. Cependant il y a, en d'autres endroits de ces rochers, de vrais serpents en grande quantité; ils sont seulement regardés par les Curdes avec moins de surprise, parce qu'ils ne gardent pas toujours, comme les lézards du rocher, la même place sans bouger.

Inscription de Yazlutasch, (Inscr. XLII.)

Cette inscription, une des plus belles de toutes celles que j'ai vues dans le Curdistan, est taillée dans un grand bloc de pierre du côté méridional d'une montagne pleine de rochers, à deux lieues nord-ouest de Daher, et à quelques minutes d'un petit village curde, qui lui doit le nom de *Yazlutasch* (c'est-à-dire *la Pierre écrite*). Elle jouit dans le pays d'autant de célébrité que la montagne où elle se trouve y est mal famée à cause des brigandages et de la férocité des Curdes qui ont l'habitude de la fréquenter. La table dans laquelle on l'a sculptée est taillée dans le roc, à un pied de profondeur sur environ sept pieds de carré. Les trente-neuf lignes dont elle se compose sont (à un tout petit endroit près, où elle est gâtée) d'une conservation et d'une beauté qui ne laissent rien à désirer.

[Illegible ancient script, likely Coptic or Greek, arranged in a stepped, descending layout from top-left to bottom-right. The text is contained within several rectangular boxes of varying sizes, suggesting a transcription of a specific inscription or a list of items. The script is highly stylized and difficult to decipher without a key.]

N° 1. *Inscription peue sur un pierre dans l'eglise
 delivree de S. Jean au pied du Chateau.*

Fragment of an inscription, possibly a list or table, with several lines of text in a cursive script. The text is partially obscured and difficult to decipher.

N° 1. *Inscription prise sur une pierre dans l'église
détruite de S. Jean au pied du Calvaire.*

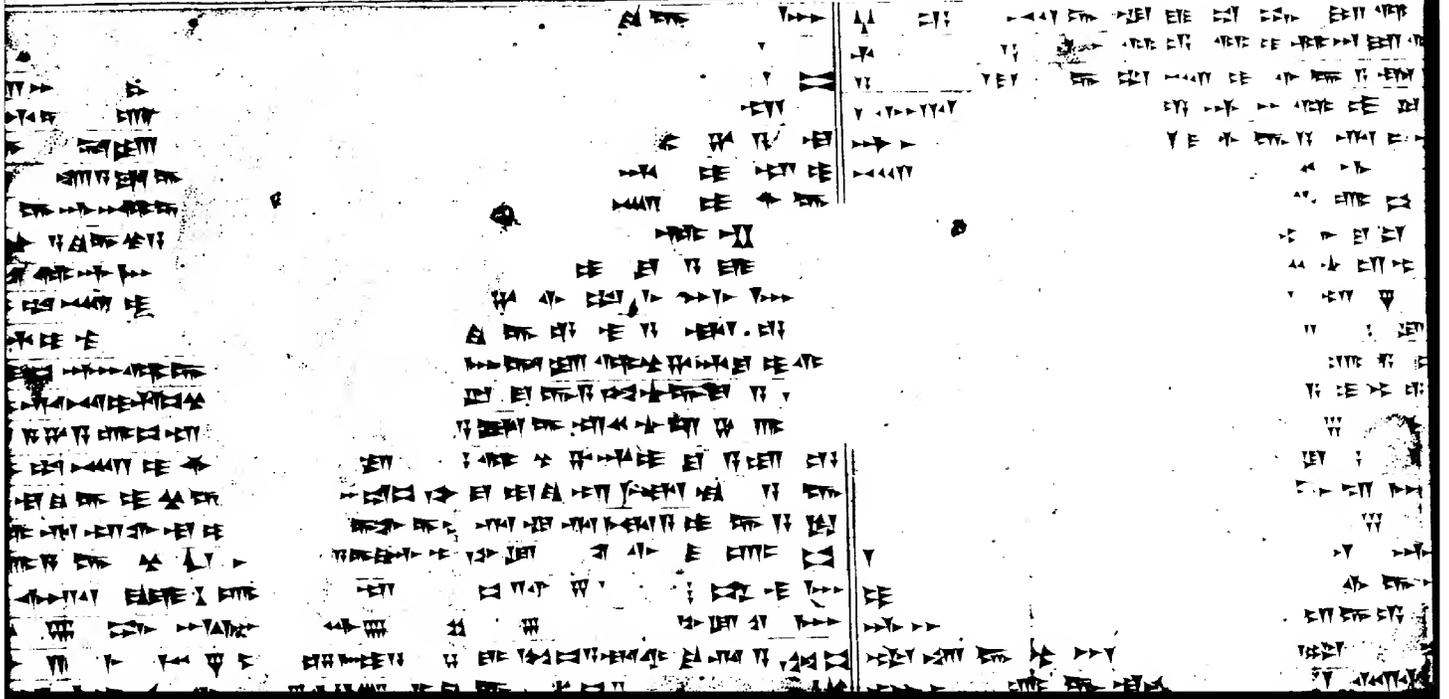
Fragment of an inscription, possibly a list or table, with several lines of text in a cursive script. The text is partially obscured and difficult to decipher.

du Theuril ou du Chateau de Van.

Cote sud-ouest du Chateau au-dessus de l'Escalier de l'ouest.

N° III.

N° IV.



... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or page number.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Handwritten text on the right side of the page.

Main body of handwritten text, consisting of several lines of dense script.

Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or footer.

Handwritten title in Tamil script
No. 14

Main body of handwritten text in Tamil script, organized into approximately 12 horizontal lines.

Manuscrits de l'Académie des Sciences de Paris

N° X.

N° XI.

<p>1. ...</p> <p>2. ...</p> <p>3. ...</p> <p>4. ...</p> <p>5. ...</p> <p>6. ...</p> <p>7. ...</p> <p>8. ...</p> <p>9. ...</p> <p>10. ...</p> <p>11. ...</p> <p>12. ...</p> <p>13. ...</p> <p>14. ...</p> <p>15. ...</p> <p>16. ...</p> <p>17. ...</p> <p>18. ...</p> <p>19. ...</p> <p>20. ...</p>	<p>1. ...</p> <p>2. ...</p> <p>3. ...</p> <p>4. ...</p> <p>5. ...</p> <p>6. ...</p> <p>7. ...</p> <p>8. ...</p> <p>9. ...</p> <p>10. ...</p> <p>11. ...</p> <p>12. ...</p> <p>13. ...</p> <p>14. ...</p> <p>15. ...</p> <p>16. ...</p> <p>17. ...</p> <p>18. ...</p> <p>19. ...</p> <p>20. ...</p>
--	--

Vertical columns of text on the left page, likely a list or index, with small symbols at the end of some lines.

心
心

Vertical columns of text on the right page, continuing the list or index from the left page.

No. XII. *Amphiphan* of the 17th

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

Theophile, Hermann, September 14, 1881.

Dear Mother, I received your letter of the 10th and was
glad to hear from you. I am well and hope these few lines
will find you the same. I have not much news to write
at present. I am still in the same place and doing
the same work. I have not seen any of the old
friends here. I have not time to write you
more. I must close for this time. Write soon.
Your affectionate son,
Theophile Hermann

No. 111
Columbian

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

Handwritten text in a cursive script, likely a list or index, located at the top of the page.

Handwritten text in a cursive script, located at the top right of the page.

Handwritten title or section header in a cursive script, centered at the top of the page.

Main body of handwritten text in a cursive script, consisting of several lines of text.

The first part of the report is a summary of the work done during the year. It covers the general progress of the project and the results of the various experiments. The second part is a detailed description of the methods used in the experiments. This includes a description of the apparatus used, the procedure followed, and the results obtained. The third part is a discussion of the results obtained and a comparison with the results of other workers in the field. The fourth part is a conclusion and a list of references.

Handwritten text in a cursive script, possibly a letter or a page from a book. The text is written in a dark ink on a light-colored paper. The handwriting is fluid and characteristic of the 18th or 19th century. The text is arranged in approximately 20 horizontal lines, filling most of the page. The lines are closely spaced, and the ink shows some variation in color and thickness, suggesting it was written with a quill or a fountain pen. The overall appearance is that of a well-preserved historical document.

Handwritten text in a cursive script, possibly a signature or a short note. It is located at the bottom of the page and is written in a similar style to the main body of text. The text is more compact and appears to be a personal remark or a signature.

Handwritten text, possibly a signature or title, written in cursive.

Handwritten text on a ruled line.

11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

12 11 1
12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

12 11 1

113

114

115

116 117 118 119

120 121 122 123

124 125 126 127

128 129 130 131

132 133 134 135

136 137 138 139

140 141 142 143

144 145 146 147

148 149 150 151

152 153 154 155

156 157 158 159

160 161 162 163

164 165 166 167

168 169 170 171

172 173 174 175

176 177 178 179

180 181 182 183

184 185 186 187

188 189 190 191

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

1111 1111 1111 1111 1111 1111

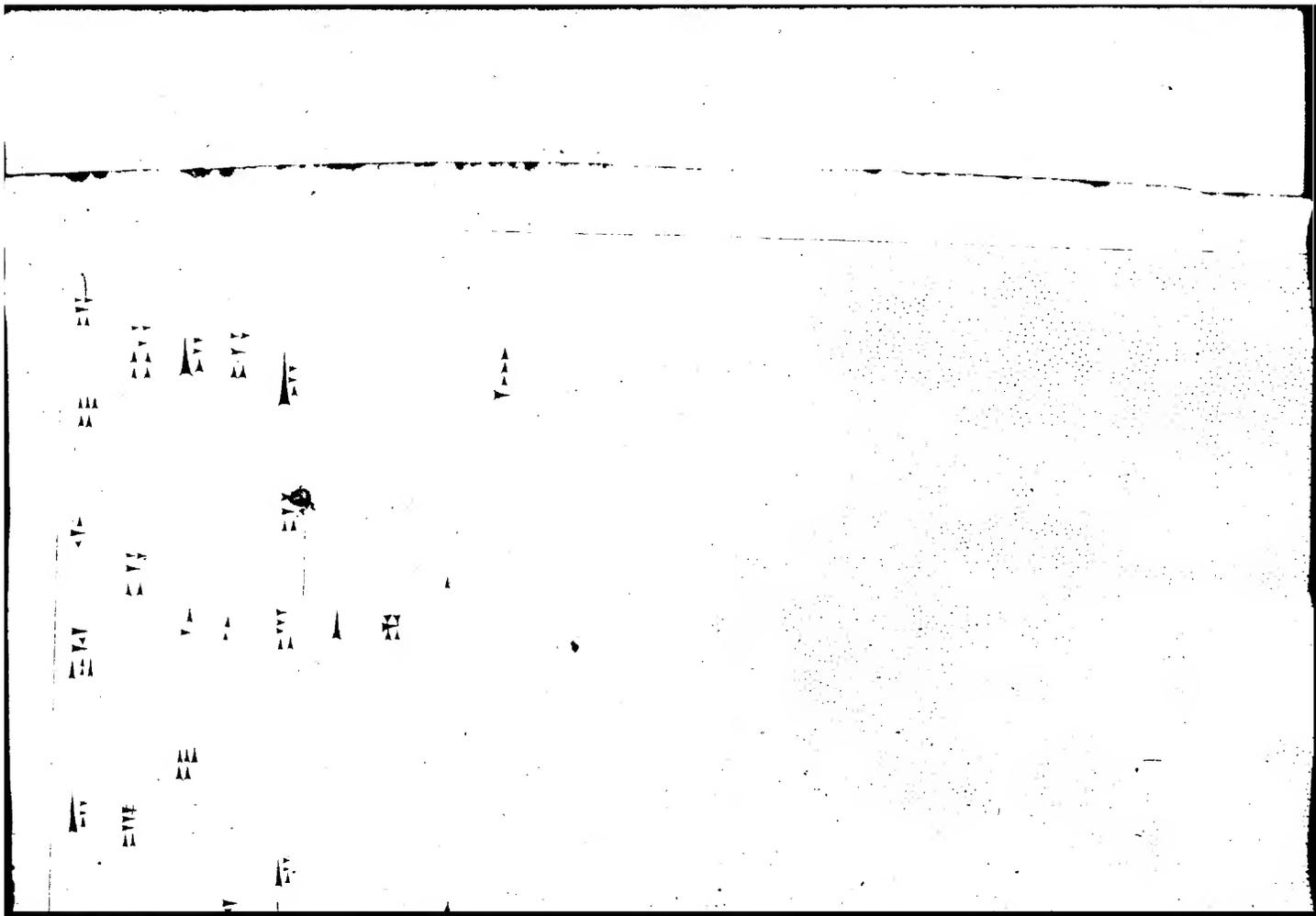
1111 1111 1111 1111 1111 1111

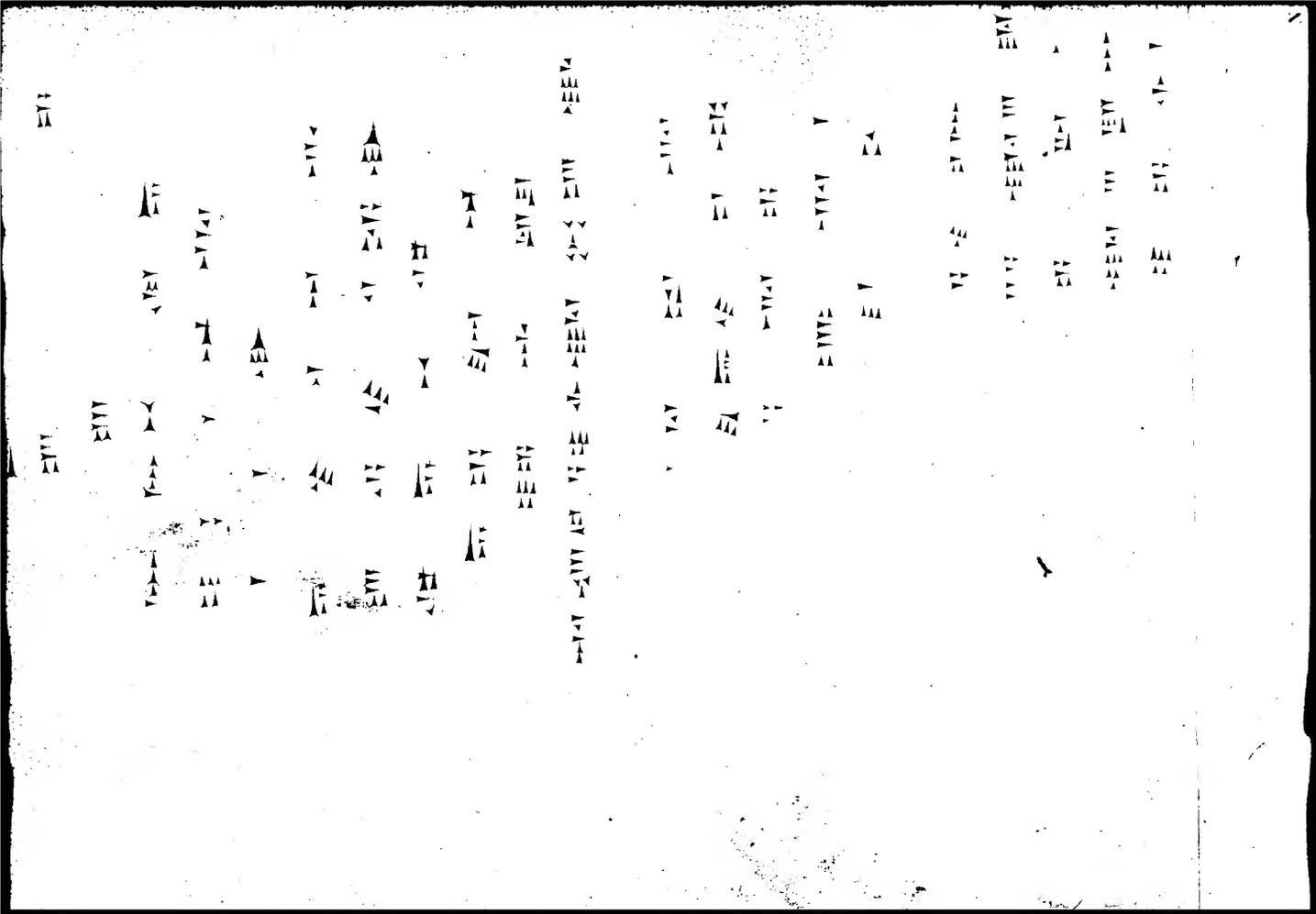
1111 1111 1111 1111 1111 1111

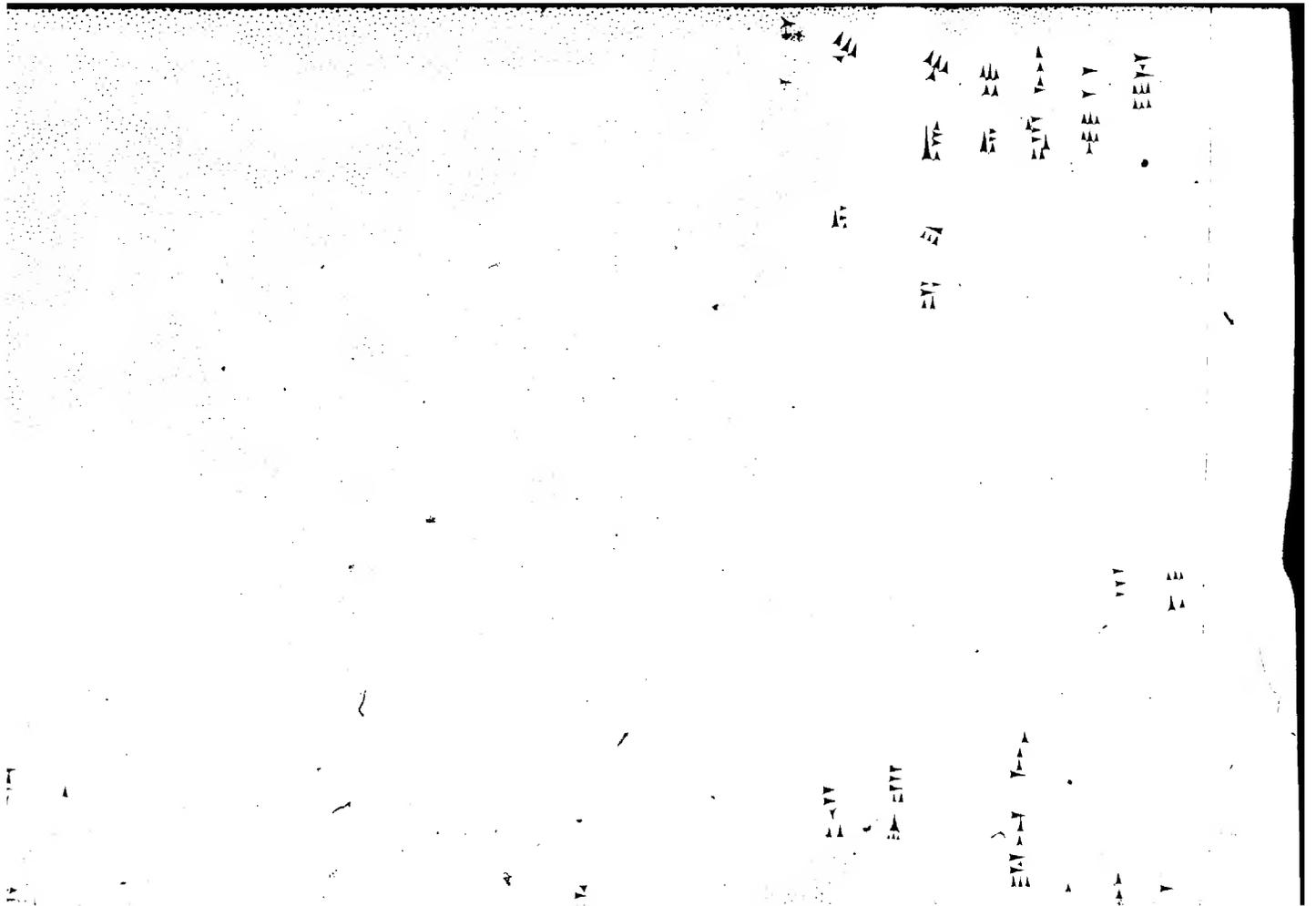
1111 1111 1111 1111 1111 1111

South Sea

Handwritten text, possibly a list or ledger, with multiple columns of entries. The text is extremely faint and difficult to read, appearing as a series of vertical lines of characters.







Handwritten text, possibly a signature or date, located at the top of the page.

Handwritten text, possibly a list or series of entries, located in the middle section of the page.

Handwritten text, possibly a signature or date, located at the bottom of the page.

Handwritten text, possibly a list or series of entries, located in the bottom section of the page.

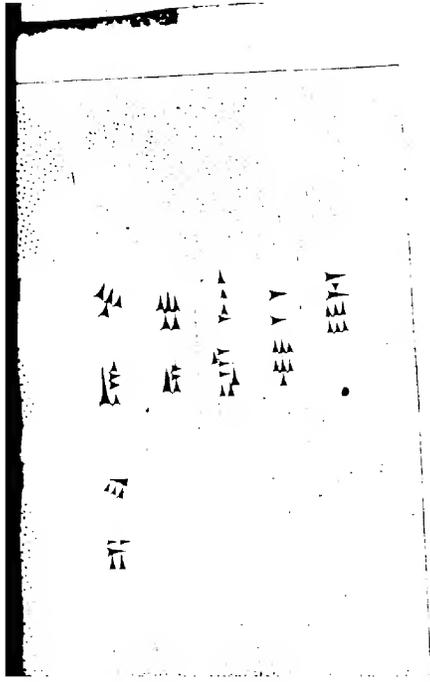
1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100

N° 1000. Description d'un livre de la bibliothèque de la ville de Paris.

Description d'un livre de la bibliothèque de la ville de Paris.

N° 1001. Description d'un livre de la bibliothèque de la ville de Paris.

Description d'un livre de la bibliothèque de la ville de Paris.



some work done to some
 condition

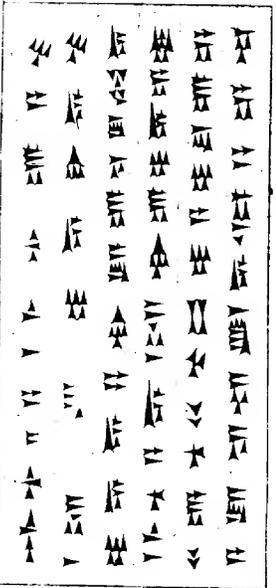
1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100

1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100

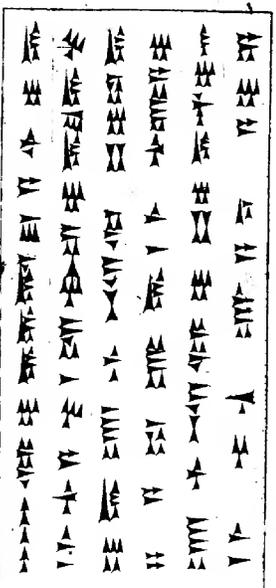
1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100

Inscriptions de l'église de Mervat. Copie manuscrite.
Publiée d'après le dessin de M. de S. J. de S. J.

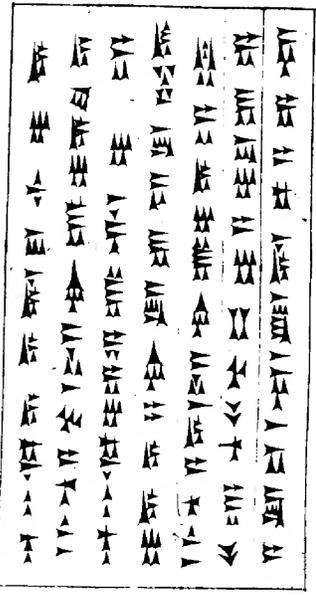
N° 1. Les deux figures de la chapelle à droite en couleur.



N° 2. Les deux figures de la chapelle à gauche en couleur.



N° 3. Les deux figures de la chapelle à gauche.



N° XXXVI. Inscriptions antiques de Rome

INSCRIPTIONS ANTIEQUES DE ROME
N° XXXVI.

N° XXXVII. Inscriptions

N° XXXVIII. Inscriptions pour dans
le lieu de S. Pierre à Rome.

INSCRIPTIONS ANTIEQUES DE ROME
N° XXXVIII.

N° XXXIX. Inscriptions de
à Rome

INSCRIPTIONS ANTIEQUES DE ROME
N° XXXIX.

Handwritten text in a grid format, likely a list or index.

Handwritten text in a grid format, likely a list or index.

Handwritten text in a grid format, likely a list or index.

Handwritten text, possibly a title or section header.

Handwritten text in a grid format, likely a list or index.

Handwritten text, possibly a title or section header.

Handwritten text, possibly a title or section header.

Handwritten text, possibly a title or section header.

Handwritten text in a grid format, likely a list or index.

Handwritten text, possibly a title or section header.

177. Colonne de Sa Haché à droite composée de trois rangs d'Inscriptions.

Q.K.I.V.E. I.H.EY. I.B.M. C.M.EI. H.H.I.H.T. M. A.
Q.K.I.H.H.K.P.A.R. H.H. Q.K.I.H. M. I.C.M.H.H.
Q.K.I.H.H.H.M. H.H. I.C.K.P. K.C. P.H.H. M. A.
M. I.C.K.I. M. H.H. H.H. M. H.H. M. Q.H.H. A.
M. A. M. I.C.K. I.H.H. H.H.P.K.H.H. I.M. A.
M. I.C.K. I.H.H. P. K. M. H.H.P.K. H.H. M.H.H.
I.H.H. H.H.P. K. I.C. K. M. I.C.K.K.K. H.H.
K. M. H.H.P. M. H.H. K.H.H. M. K.K.I.P.K. H.H. A.

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

五二 五 四 三 二 一 十 九 八 七 六 五 四 三 二 一

多且餘四
廿六且
木一且
下

以
廿五且
廿四且

廿三且
廿二且
廿一且
廿

廿
廿一且
廿二且
廿三且

廿四且
廿五且
廿六且
廿七且

廿八且
廿九且
三十且
三十一且

三十二且
三十三且
三十四且
三十五且

三十六且
三十七且
三十八且
三十九且

四十且
四十一且
四十二且
四十三且
四十四且
四十五且
四十六且
四十七且
四十八且
四十九且
五十且

五十一且
五十二且
五十三且
五十四且
五十五且
五十六且
五十七且
五十八且
五十九且
六十且

六十一且
六十二且
六十三且
六十四且
六十五且
六十六且
六十七且
六十八且
六十九且
七十且

... 一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百

1. Versione de l'Inscription à gauche dite Gauj-Namuk, au pied de la Montagne d'Al. v. n.

Handwritten text in a highly stylized, possibly cuneiform or pictographic script, arranged in approximately 18 horizontal lines. The characters are small, geometric shapes, some resembling triangles, squares, and vertical bars, often with small dots or lines extending from them. The script is dense and fills most of the page area.

auj-Nameb, au pui de la Montagne d'Uvernet pour, H. Amundson

Handwritten text in a highly stylized, possibly shorthand or cipher, script, organized into approximately 15 vertical columns. The characters are geometric and repetitive, suggesting a systematic code or a specific dialect of shorthand.

pour l'usage de la Table de la droite

pour l'usage de la Table de la gauche

pour l'usage de la Table de la droite

pour l'usage de la Table de la gauche

一、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。
二、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。
三、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。
四、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。
五、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。
六、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。
七、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。
八、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。
九、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。
十、凡屬本國人民，均應遵守法律，不得有違法律之行為。